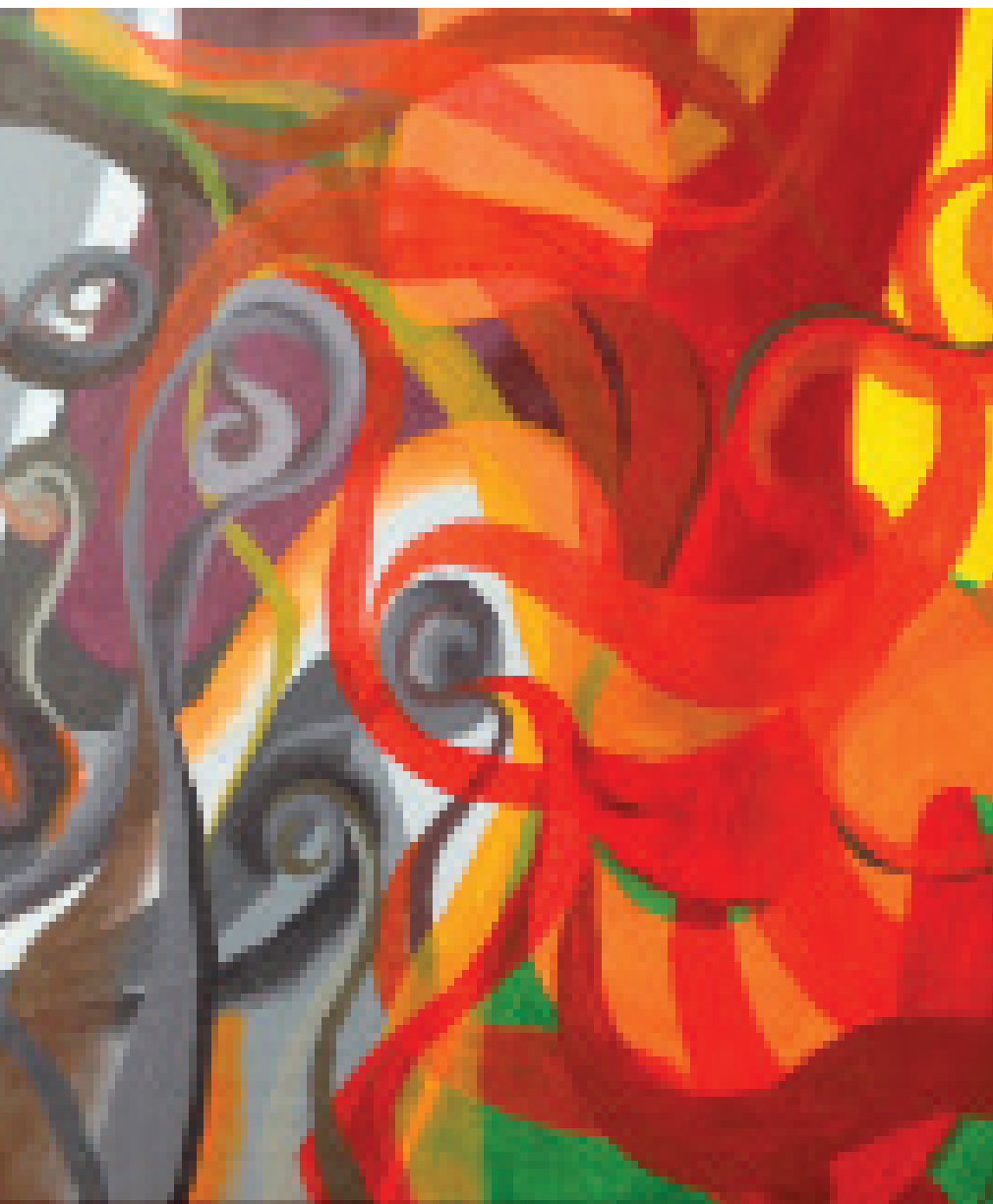

Regards sur
L'ART-THÉRAPIE

Deuils & Transformations



**Démarche thérapeutique
d'accompagnement d'une
enfant en deuil de sa maman**

Rosemarie Chopard
Thérapeute par le jeu et les arts
créatifs, spécialisée en
accompagnement du deuil
Théologienne et pasteure (EERV)

Le deuil de soi-même

Jean-Pierre Klein
Psychiatre honoraire des Hx,
D^r HDR en psychologie,
directeur de l'Institut national
(français) d'expression, de création,
d'art et thérapie (INECAT)

La jeune fille et la mort

Françoise Arnoldi
Art-thérapeute intermédiaire,
anime à Nyon
"La Cabane des marionnettes"

De l'autre côté du miroir...

Sylvie Moser Schori
Thérapeute Simonton
Art-thérapeute

**Transformation de soi dans
l'ombre de Thanatos**

Francis Loser
D^r en Sciences de l'éducation,
professeur HES en travail social,
art-thérapeute (praticien ARAET)



ARAET

Association Romande Arts Expression et Thérapies



Association Professionnelle Suisse des Art-Thérapeutes

EDITORIAL

C'en est fini, je crois, de mes voyages, répondit le vieux monsieur. A part le dernier...

Eduard von Keyserling

2019 nous a fait entendre, sous toutes les latitudes, le cri des jeunes qui ne veulent pas porter le deuil du climat. Pas très loin de nous, on a entendu les revendications de ceux et celles qui réclament de porter le *gilet jaune* de l'espoir plutôt que l'habit noir du néant. Ailleurs, les peuples se réclament de *leur vie* pour appeler à la mort du « système ». Entre refus et émergences se profile, en ligne, la notion de *deuil participatif*.

Le mot, lui, vient de *douleur*, étymologiquement. Un « pendant » plus ou moins long entre un « avant » et un « après », et nous nous rappelons la tasse à café que nous avons laissé échapper hier... les voisins de palier que nous n'entendrons plus sortir à heures régulières, car le petit chien est mort... les amis ou amies, les membres de notre famille qui « partent » comme cela, loin de nous, ou que nous nous sommes épuisés à accompagner au plus près, jour et nuit, luttant contre les circonstances et les interrogations... dans leur « dernier voyage » !

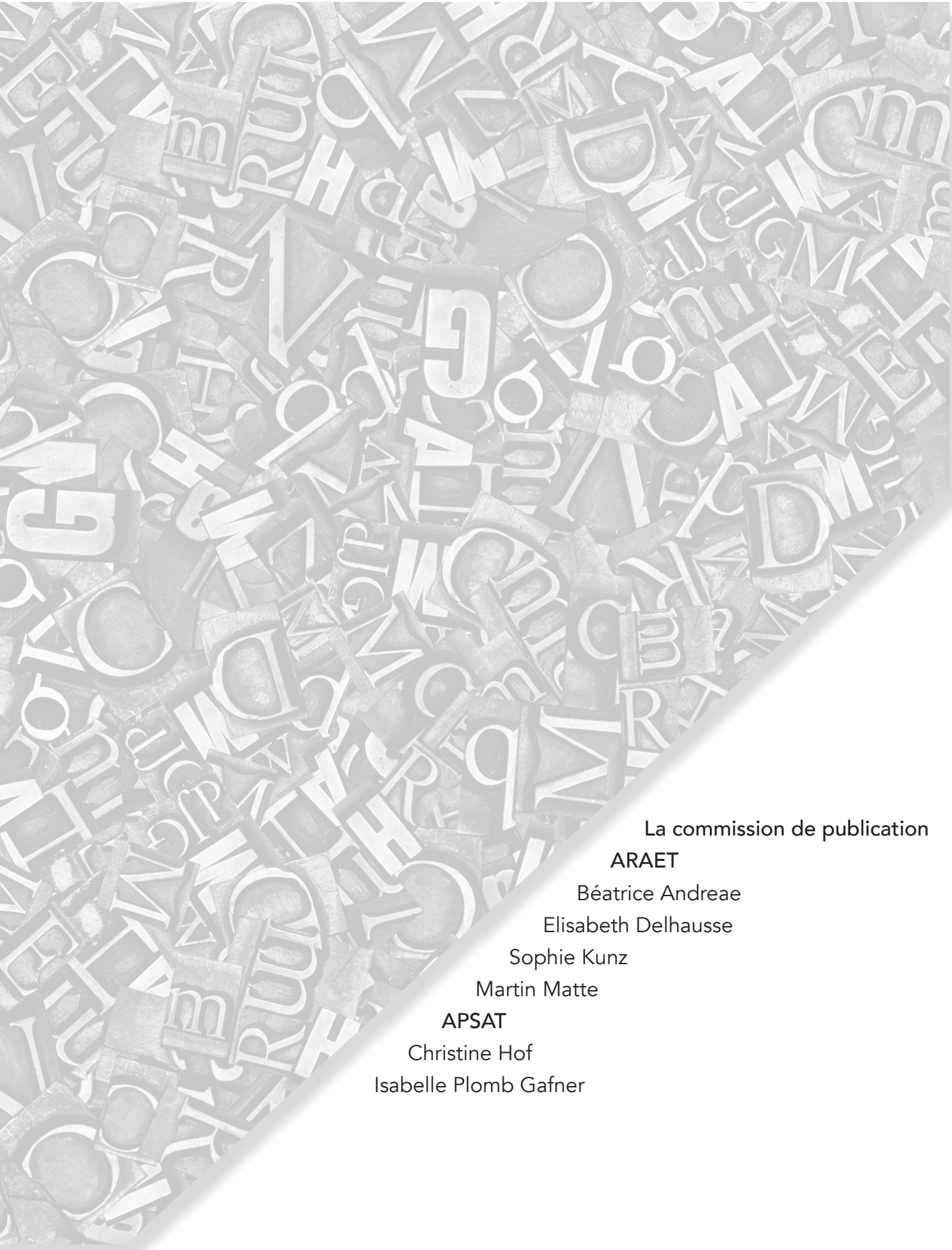
En proposant le thème: *deuils et transformations*, la Commission de publication cherche, justement, toutes ces transformations qui font d'un deuil un « autrement » : qu'est-ce qui change ? qu'est-ce qui demeure ? qu'est-ce qui se transforme ? Quelles clientèles viennent avec leur deuil s'enquérir de vivre l'après ? Quelles sont les émotions, les idées, les sentiments, les actes que l'on veut ou que l'on ne veut pas représenter en mots, en images, mettre *en forme* ? Quels sont les médias, les processus, les techniques qui induisent un dégel, un mouvement, des transformations ?

Comme organe de diffusion, le *Journal* met la pratique de l'art-thérapie au centre. Ainsi, dans ce numéro 19, le lecteur, la lectrice trouvera des exemples de « deuils et transformations » avec des enfants, des adolescents et des adultes. Comme le dit une des auteures, l'art-thérapie met son savoir-faire *au service* de la situation que la personne traverse, comme un voyage sans carte ni boussole...

Nous nous réjouissons que, du 18 au 19, le « climat de collaboration » entre l'ARAET et l'APSAT se soit à ce point modifié que nous publions maintenant conjointement ce journal sous le nom de **Regards sur l'ART-THERAPIE**.

Nous vous souhaitons bonne lecture !

Pour la Commission de publication,
Martin Matte.



La commission de publication

ARAET

Béatrice Andreae

Elisabeth Delhause

Sophie Kunz

Martin Matte

APSAT

Christine Hof

Isabelle Plomb Gafner

Sommaire



6 *Une démarche thérapeutique d'accompagnement d'une enfant en deuil de sa maman* Rosemarie Chopard

C'est une enfant de 8 ans qui se retrouve, seule, en institution et qui est invitée à faire de l'art-thérapie. Elle a envie de formes, de rassembler les vivants et les morts, d'éveiller ses souvenirs de la morte. Elle invite à son tour sa sœur, à créer. Ensemble, elles retrouvent le plaisir d'assembler des pierres pour en faire des personnages. Et un rituel d'adieux s'invite, réconciliateur... De l'origine jusqu'à la fin, l'art-thérapeute demeure confiante dans un processus orienté sur l'action.

12 *Le deuil de soi-même* Jean-Pierre Klein

L'auteur va au centre de la question : comment faire le deuil de soi-même... quand on est mort au dynamisme de la vie, mort à l'estime de soi, dénié, anéanti ? Et ce « on », ce ne sont d'autres que les victimes d'abus, d'agression et, surtout, les enfants, figés dans leur développement, gelés dans leur traumatisme. Protecteur du silence, l'art-thérapeute « se prête » au jeu que l'enfant veut bien partager, privilégiant la symbolisation à la narration.

19

La jeune fille et la mort

Françoise Arnoldi

Rue et *Bartolomé* sont deux marionnettes mortes. Elles ont été créées pour donner une forme concrète à une perte qui en manquait. L'auteure présente le suivi de Marie, jeune adolescente, sur plus d'une année. Dans le cadre de l'atelier d'art-thérapie, Marie a réalisé plusieurs personnages, dont *Rue*, qu'elle a représentée morte. Cet accompagnement a eu une résonance particulière chez l'art-thérapeute, lui rappelant sa marionnette *Bartolomé*.



23

De l'autre côté du miroir...

Sylvie Moser-Schori

De l'autre côté du miroir est le témoignage personnel d'une femme dont la vie, en début de formation d'art-thérapeute, est bouleversée par l'annonce d'un cancer virulent. Traversant les phases du deuil, entre autres avec l'aide de la méthode Simonton (oncologue), elle affronte sa situation et reprend courage, force et vie au travers de la création et de la mise en scène de plusieurs marionnettes. Ce récit donne à « sentir de l'intérieur » le processus de transformation.

28

Transformation de soi dans l'ombre de Thanatos

Francis Loser

L'auteur présente le suivi de trois femmes qui, suite à une maladie grave, font face à des pertes existentielles importantes nécessitant un travail de deuil. La bienveillance de l'art-thérapeute, son engagement professionnel ainsi que leur propre engagement vont déboucher sur des transformations : retour de l'élan vital, sérénité retrouvée, libération de la parole... Un tel suivi implique également une transformation conjointe du thérapeute et des patient-e-s.

UNE DÉMARCHE THÉRAPEUTIQUE D'ACCOMPAGNEMENT D'UNE ENFANT EN DEUIL DE SA MAMAN

Rosemarie Chopard

Résumé Cet article est le partage d'une expérience de deuil avec une fillette de 9 ans dont la maman est décédée d'un cancer foudroyant, deuil dramatique et cruel qui va bouleverser sa vie et la laisser vulnérable. Celui-ci s'est complexifié du fait des multiples ruptures auxquelles elle a été exposée.

L'endeuillée, encouragée à créer avec ses mains, a réussi à se mettre en mouvement. Ce mouvement des mains, du corps a enclenché un processus intérieur : transformation, apaisement, réinvestissement de la vie en résultent.

Ces quelques lignes témoignent que le deuil se traverse. Mais il a son propre rythme et ceux et celles qui en sont touchés ont besoin de quelqu'un qui chemine avec eux en étant à l'écoute de leurs besoins, avec patience et douceur.

Rosemarie Chopard est thérapeute par le jeu et les arts créatifs (Accredited Playtherapist-supervisor (APT-S) de PlayTherapy International (PTI) et membre APSAT. Elle est spécialisée en accompagnement du deuil (Université Paris-Nord et Association Vivre son Deuil Suisse, 2004). Elle a accompagné des enfants, ados et familles en deuil et autres ruptures durant 10 ans à la Fondation As'trame, Genève et Vaud. Elle est également théologienne et pasteure (EERV). Actuellement elle a un temps partiel en tant qu'aumônière au service des mineurs accueillis en institutions spécialisées dans le canton de Vaud et un temps partiel avec une pratique indépendante en thérapie par le jeu et les arts créatifs pour enfants et adolescents.

(cf. www.therapieparlejeu.ch)

Flora (prénom fictif) a perdu sa maman d'un cancer foudroyant, une maman qui l'élevait seule. Son père biologique est à l'étranger, mais elle ne l'a jamais connu. Aucun contact côté famille paternelle. Côté maternel : une famille dispersée entre plusieurs pays, en conflits graves entre eux. Aucun n'étant en mesure de la recueillir chez soi, elle est confiée à un foyer éducatif loin de son domicile d'enfance. Dans sa courte vie, Flora a fait face à trois pertes majeures : celle du père quelques mois après sa naissance, celle de sa mère, figure d'attachement primaire-affective, celle de son univers familial : sa maison, son école, ses camarades de classe... Son monde est en ruines... Elle a perdu tous ses repères. Maintenant elle doit s'intégrer dans un nouvel environnement, se voir attribuer des référents éducatifs (tuteur, éducatrice), aller dans une nouvelle école, vivre en communauté...

L'équipe éducative de son foyer m'invite à rencontrer Flora et à voir comment l'accompagner dans son processus de deuil(s). L'équipe observe que Flora éprouve de la révolte à l'encontre de sa famille élargie, elle a des accès de colère contre le personnel éducatif et ses camarades, elle souffre de moments de retraits dépressifs, restant prostrée et inconsolable. Elle est aussi en quête de réponses, notamment métaphysiques. L'équipe souhaite pouvoir renouer le contact familial, notamment avec sa demi-sœur qui vit en Suisse.

Lorsque je rencontre Flora, une fillette de 9 ans fluette et éveillée, elle m'observe circonspecte de ses grands yeux tristes.

« Je n'ai pas envie de parler de maman... » souffle-t-elle.

Je réponds à Flora : « Ne te fais pas de soucis. Ton éducatrice m'a raconté que ta maman est morte, que tu as dû venir dans ce foyer.

Tu es très triste et fâchée avec tout ce qui t'arrive et c'est juste normal. Je ne vais te forcer à rien. Je suis venue pour toi et pour voir s'il y a des choses à faire qui pourraient t'aider à te sentir un peu mieux ». Elle hoche la tête, je perçois une lueur dans ses yeux.

Un lien fragile s'est établi entre nous, qu'il s'agit de ne pas perdre si je veux pouvoir accompagner Flora un temps sur son chemin de deuil. Il s'agit de saisir cette lueur d'espoir afin qu'elle puisse recevoir la force de se relever, retrouver un sens à sa vie.

Je m'appuie aussi sur mon bagage théorique et pratique en matière d'accompagnement d'enfants en deuil d'un parent, voire de deuils multiples si on pense à tout ce qui s'est produit comme ruptures pour cette jeune fille durant ses 9 ans de vie.

Le psychiatre et psychanalyste spécialiste du deuil, Michel Hanus, admet que la mort d'un parent au cours de l'enfance est un scandale et une anomalie : *Elle est vécue par l'enfant comme une injustice qui provoque chez lui, un sentiment intense de colère, de révolte et d'insécurité.*

Il constate que *si la relation (avec son parent disparu) était suffisamment bonne et aimante, la perte est d'autant plus cruelle car elle prive l'enfant de celui dont il avait besoin pour grandir. Pourtant le deuil se fera et il conservera en lui les racines de cet amour qu'il a reçu pendant un temps certes trop bref. Au contraire, lorsque la relation était difficile, carencée, conflictuelle, abusive, le deuil est plus délicat en raison de l'ambivalence et d'une dose éventuelle de soulagement qui peut renforcer les sentiments de culpabilité* (Hanus, 2008 : 12). Flora a eu une mère aimante et bonne. Elle a reçu les racines nécessaires pour pouvoir rebondir.

Enfin, je retiens de cet auteur qu' *aider les enfants en deuil est, en tout premier lieu, aider la famille endeuillée (...)* (Hanus, 2008 : 13).

La demande de l'équipe a de ce fait toute sa raison d'être ; l'enfant appartient à un système-famille et, même si le système a été mis à mal, il est important que l'accompagnant de l'endeuillée apporte du soin à ce système pour le mieux-être de l'enfant à l'avenir.

J'élabore un plan d'intervention et je l'adapte pas à pas aux demandes et besoins de Flora, au cours de nos rencontres en faisant confiance au processus.



Le cheminement de Flora

Nos premières séances sont axées sur un travail de valorisation et d'enracinement dans ses ressources personnelles et familiales par la création de son arbre-ressource en 3D, une construction partant de la terre-mère et des racines qui la portent (ses racines biologiques, culturelles, religieuses, etc.), son tronc (ce qui lui a permis de grandir et de se développer en la belle personne qu'elle est devenue), ses branches (ses intérêts, les choses qu'elle apprend et fait/ses projets), ses fleurs (les personnes qui sont importantes et précieuses pour elle) et ses fruits (ses qualités).



En cours de processus, s'est présenté le jour du mois où sa maman est décédée. Elle a pu partager les émotions qui l'habitaient et elle a choisi d'honorer le souvenir de sa maman avec une activité jardinage. Elle a choisi un pot qu'elle a décoré et sur lequel elle a collé une photo de sa maman. Elle y a planté des fleurs aux couleurs préférées de sa mère.

Une autre fois, elle a créé dans le sable au moyen d'objets miniatures « le monde après la mort ». Dans ce monde, elle imaginait sa mère, libérant sa parole sur la mort, sur l'au-delà de la mort, partageant ses croyances.



Un monde contrasté, qui reflète les tensions ressenties dans sa famille au décès de sa mère. D'une part, avec des araignées et des mygales installées sur les morts... probablement aussi les autres morts problématiques dans la famille, comme je l'apprendrai plus tard. D'autre part, des êtres bienveillants qui viennent prendre soin des morts et « chanter pour eux ». Un monde où se mélangent les souvenirs de la célébration avec ce qui habite ses pensées, son imaginaire, ses peurs et ce dont elle a besoin pour se rassurer.

Flora se réjouit maintenant de chacune de nos rencontres et aborde librement ses ressentis et questionnements notamment sur la vie après la mort, et comment elle sent la présence de sa mère auprès d'elle. Nous parlons de ce que les différentes religions en disent.

Claude Normand et Monique Séguin du département de psychoéducation et de psychologie de l'université du Québec en Outaouais font observer que des études empiriques faites par des chercheurs pour tenter de comprendre les réactions d'enfants de six à dix-sept ans qui ont perdu un parent, permettent de dire que *localiser le parent décédé revêt une importance certaine dans la relation que l'enfant veut poursuivre avec son parent. Pour la majorité, qui sont de croyance judéo-chrétienne, il est au ciel (ou au paradis). Le ciel, dans sa connotation de paradis, a aussi l'avantage de loger des anges, et les anges peuvent être des anges gardiens, ce qui, en*

attribuant ce rôle au parent défunt, garantit encore une fois une protection et une aide quasi-divine pour cet enfant. (...) Non seulement l'enfant imagine son parent dans un lieu, mais il perçoit également sa présence, et ceci de multiples façons. Il sent le regard du défunt posé sur lui pour le meilleur et pour le pire (Normand et Séguin, 2008 : 69-70).

Pour ces deux chercheurs, cette relation que l'enfant entretient avec son parent défunt est plutôt positive car elle lui permet de poursuivre son lien d'attachement, *contribuant au développement de son identité en tant que fils ou fille du disparu, sans pour autant nuire au réinvestissement dans de nouveaux liens avec des personnes substitués (Normand et Séguin, 2008 : 70).*

Ils concluent que *tout comme le deuil suit son cours et prend des teintes émotives différentes au fil des mois et des années, les représentations et liens au défunt semblent suivre une certaine trajectoire. (...) La perte sera revisitée et réinterprétée au cours de la vie, des moments de peine et de tristesse resurgiront, sans pour autant que ces états ne soient qualifiés de deuil compliqué. Au contraire, cette adaptation continue rend compte de la profondeur des liens, qui unissent les individus dans la vie comme dans la mort.* (Normand et Séguin, 2008 : 76-77)

Offrir un espace d'expression, avec un accompagnement thérapeutique « sécuritaire », est essentiel pour les enfants ou adolescents confrontés à des raz-de-marée lors de la perte de leur figure d'attachement. Cet espace les aide à se construire malgré et avec elle. A en croire C. Normand et M. Séguin, il est même un facteur de prévention et aidera ces jeunes à devenir des adultes solides en dépit de la cicatrice qui restera gravée dans leur mémoire.

Quand cheminer ensemble devient possible: sortir de son isolement et se rapprocher de ses proches

Flora se dit prête et désireuse de retrouver le contact avec sa demi-sœur Alicia (prénom fictif).

Je prends donc contact avec celle-ci et lui propose une rencontre pour lui donner un espace personnel pour partager son vécu. Je découvre une jeune femme dans la trentaine, joviale, qui se bat comme une lionne pour survivre à deux deuils, celui de son père (divorcé de sa mère) survenu une année avant, et celui de sa mère (maman de Flora également).

Elle est maman célibataire, se sent coupable de n'avoir pas pu adopter Flora. Elle me confie « avoir mis ses deuils au frigo » car elle a peur de s'effondrer si elle laisse place à ses émotions. J'apprends qu'elle a deux urnes à la maison, l'une contenant les cendres de son père, l'autre la moitié de celles de sa mère (l'autre moitié ayant été mise en terre à l'étranger). Elle ne se sent pas bien avec ces deux « morts » à la maison. En parallèle de mon suivi avec Flora, je prends le temps de revoir Alicia pour lui permettre de cheminer

elle aussi et de trouver ce qui pourrait aider à réunir les deux sœurs, chacune en souffrance de son côté...

Au fil du travail avec chacune, je découvre quelques intérêts communs aux deux. Toutes deux aiment créer des choses artistiques. Elles ont un attrait pour les pierres, qu'elles ont souvent collectionnées lors de balades dans la nature avec leur mère. Le père d'Alicia adorait pêcher dans les rivières.

Je prends contact avec une artiste qui travaille avec les pierres naturelles. Elle les assemble sous forme de sculptures de personnages, qu'elle nomme « Pierr'sonnages ». Son vécu personnel d'un deuil familial donne une profondeur et une sensibilité toute particulière à ses créations. Je propose à Flora et à sa sœur une démarche créative avec des pierres. Celle-ci s'est faite progressivement par étapes, d'abord dans la nature, pour se clôturer par un rituel. Cette démarche semble faire sens pour les deux sœurs. L'artiste sur pierres, Marion Morel-Pache, nous assiste généreusement avec son savoir-faire technique, son atelier de travail et sa présence attentive et sensible.

Cathy Malchiodi, qui est une art-thérapeute spécialisée dans l'accompagnement d'enfants traumatisés, souligne que les thérapies expressives ainsi que la thérapie par le jeu et les arts créatifs permettent de devenir des participants actifs au processus thérapeutique. Elle les appelle *action-therapies* (traduction littérale : des thérapies de l'action).

Ces thérapies favorisant l'action (*action-oriented*) sont efficaces car elles permettent à la mémoire sensorielle du système limbique de se décharger, du fait que le cerveau crée des images contenant, qui, à terme, vont permettre de surmonter l'expérience traumatique (Malchiodi, 2008 : 15-16 traduction libre). L'expression créatrice offre un chemin pour transférer le matériau traumatique dans un objet, une image, un récit, une musique ou toute autre forme artistique ; elle donne un sentiment de contrôle sur des souvenirs terrifiants et intrusifs ; elle permet de se mobiliser activement ; elle réduit l'engourdissement émotionnel, et autres signaux de détresse. Ces approches facilitent la réparation émotionnelle, le soulagement et la récupération. (Malchiodi, 2008 : 20 traduction libre).

Flora et Alicia sont invitées à prendre du temps

ensemble dans la nature, au bord d'une rivière et d'un lac, pour collectionner des cailloux qui les attirent. Leurs corps se mettant en mouvement, un subtil travail intérieur se fera, qui se répercutera sur le figement intérieur, le sentiment d'impuissance, dans lequel les a plongées ce deuil douloureux.

S'ensuit l'étape du montage de leur sculpture pour ériger leur « Pierr'sonnage », temps d'échange et de partage avec l'artiste et moi-même.

Une sculpture en émerge qui parle de ce qu'elles veulent garder comme mémoire vivante de leur parent(s) : tendresse, complicité, amour, proximité pour l'une et soutien, protection, bonheur familial pour l'autre.

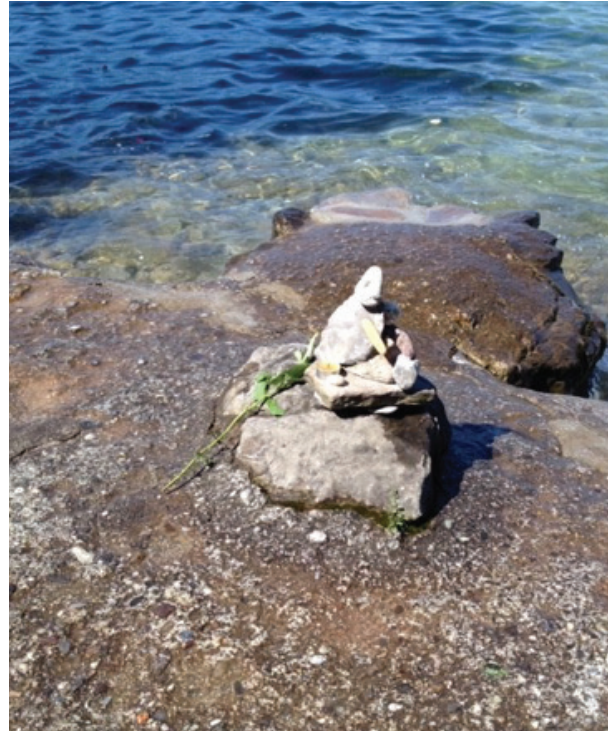
Flora dresse deux stèles qui s'appuient l'une contre l'autre ; sur l'une, elle grave un cœur rose et la lettre de son prénom ; sur l'autre, un cœur violet et la lettre « M » = maman. Devant ses deux pierr'sonnages, elle place une pierre plate avec des reliefs dessus. Elle dit : « C'est notre jardin et il y a des champignons et des fleurs ». Une sculpture qui symbolise le lien indestructible mère-fille.

Alicia réalise deux pierr'sonnages qui se



tiennent enlacés : celui de son père qui était pour elle comme un socle protecteur et solide, qui se tient aux côtés d'une figure plus petite et fragile qu'elle identifie à sa mère. Une sculpture qui parle du temps de son enfance quand ses deux parents étaient encore ensemble et qu'ils étaient une famille heureuse. Un idéal perdu dont elle a la nostalgie. Pierr'sonnages avec qui elle se sent bien, encouragée, portée.

Est alors venu le moment de lâcher ses



« morts », de lâcher le passé et de se redonner un avenir. Ensemble nous préparons une célébration commémorative au bord du lac. D'abord, elles choisissent leurs amis proches qu'elles souhaitent inviter. Je confectionne deux cœurs en papier mâché pour leur permettre de déposer les cendres des deux défunts afin de les ensevelir dans le lac selon le désir des deux sœurs.

Le jour « J », il fait beau et nous nous rendons au bord du lac avec les invités. Flora et Alicia lâchent leurs deux cœurs au large et regardent émues ceux-ci voguer l'un derrière l'autre sur les flots. Alicia arrive enfin à laisser monter son émotion et les larmes coulent. Elle me dira : « C'était si beau de les voir partir ensemble en direction de leur pays d'origine ! ».

Puis, elles ont remis pied à terre, leurs pierr'sonnages ont été exposés et des textes et musiques ont été partagés.

Finalement, une collation a permis d'entourer

les deux sœurs. Celles-ci sont ainsi sorties de leur isolement. Elles ont pu expérimenter un temps bienfaisant dans le cercle d'amis chaleureux et attentionnés. Flora et Alicia étaient à nouveau réunies. Elles étaient assises côte à côte, face au lac, apaisées. Le temps ritualisé qui a clôt cette démarche intense, a permis de lâcher les défunts et de réinvestir la vie, tout en gardant la mémoire de ce qui les aidera à se reconstruire.

Conclusion

J'aimerais conclure avec cette pensée de l'artiste Marion Morel-Pache, *d'un retour à soi, en prenant le temps, peut (re)naître un besoin de vivre et de créer au fil des fleurs, des pierres et de la terre.* (Pache, 2019, couverture)

Une approche créative dans l'accompagnement du deuil est un levier de résilience insoupçonné : en effet, comme le démontre cette expérience, créer, mettre ses mains, son corps en mouvement a permis :

- de sortir de la sidération dans laquelle la mort plonge ;
- de faire quelque chose de ce ressenti qui étouffe, obstrue, paralyse, détruit ;
- de transformer en mettant ses mains et son corps en mouvement et de s'en trouver transformé ;
- de retrouver de la maîtrise dans sa vie ;
- de retrouver plaisir, satisfaction et fierté de ce qui a été accompli.

Bibliographie

Hanus M., 2008, *La mort d'un parent – le deuil des enfants*, ouvrage collectif, Paris, Vuibert.

Malchiodi C., 2008, « *Neurobiology, Creative Interventions, and Childhood Trauma* », in *Creative Interventions with Traumatized Children*, collectif sous la direction de Cathy Malchiodi, New York, The Guilford Press.

Morel-Pache M., 2019, *Au fil des fleurs, des pierres et de la terre*, Mont-sur-Lausanne, Grand.

Normand C., et Séguin M., 2008, dans : *La mort d'un parent – le deuil des enfants*, ouvrage collectif sous la direction de Michel Hanus, Paris, Vuibert.

www.pierr-sonnages.ch

LE DEUIL DE SOI-MÊME

Jean-Pierre Klein

Résumé La violence sexuelle sur enfant paralyse son corps et son esprit, elle l'empêche de penser, elle s'inscrit en deçà des mots, en deçà de toute remémoration, dans une temporalité figée, dans une « chambre froide sous séquestre ». C'est l'effondrement, le deuil impossible, la fixation de la personne dans le statut de victime, voire de coupable de la violence subie. Plutôt que de faire « avouer » le traumatisme, l'art-thérapeute accompagne la création fictive de violences symboliques qui, dans le contact avec une matière, permettent de dépasser les violences réelles, éventuellement à l'insu de la personne. Car l'important est la symbolisation, fût-elle énigmatique, et non son décryptage.

Jean-Pierre Klein, psychiatre honoraire des Hôpitaux en France, D^r HDR en psychologie, auteur dramatique, directeur de l'INECAT, qui décerne un titre professionnel d'art-thérapeute reconnu par l'Etat. A écrit notamment : *Penser l'art-thérapie*, PUF, *Théâtre et dramathérapie*, *Que sais-je ?*, PUF ; *Psychothérapies d'enfants et d'adolescents* (avec Michel Hénin), éditions HD ; *5 ans d'âge*, théâtre, Paris, éditions Triartis, 2019.
En écriture : *L'art-thérapie est une vision du monde*.

Le travail de deuil, selon Laplanche et Pontalilis, est un processus intrapsychique, consécutif à la perte d'un objet d'attachement et par lequel le sujet réussit progressivement à se détacher de celui-ci (Laplanche, Pontalis, 1967). Les circonstances mêmes de la perte d'objet jouent un rôle dans les modalités du travail de deuil. Lorsque la perte d'objet s'est effectuée dans des conditions très traumatiques, le deuil est impossible de par l'évocation réitérée toujours présente du traumatisme. Mais cela s'applique aussi à ce deuil terrible qui est le deuil de soi-même.

Il existe, en effet, une perte d'objet qui est la plus tragique de toutes : c'est celle de soi comme objet de son amour et de son estime. C'est le cas des enfants violentés.

La conséquence, sinon le but recherché par les auteurs de violences sexuelles est en effet que la mutilation de la chair et de l'âme des victimes entraîne leur asservissement au trauma dans une éternité de sa répétition. La victime revit imaginativement, jour après jour, nuit après nuit, les traumatismes passés, car

l'imaginaire paralysé ne peut que répéter à l'identique la réalité inimaginable. Ce sont des cauchemars au cours desquels le viol est revécu, des décharges émotionnelles dans la journée, déclenchées par un bruit intempestif, un objet qui tombe, le cri d'un enfant, la vue d'un militaire ou d'un prêtre... L'événement traumatisant se répète inchangé dans ce qui n'est pas le souvenir du passé mais une réminiscence obligée, présentification automatique qui s'impose.

Nous ne parlons là que de violences sexuelles qui n'ont pas été immédiatement forclores, car bien souvent l'enfant les a - éventuellement jusqu'à un âge avancé, voire durant toute sa vie - expulsées de sa mémoire consciente, juste localisées dans des zones charnelles paralysées, pour ne rien évoquer qui pourrait être source de mort symbolique abrupte.

La conception infantile de la mort est avant tout de se figer dans l'immobilité, c'est ce que l'enfant a éventuellement vu d'animaux morts, c'est ce qu'il joue quand il la mime pour de faux. Le temps est arrêté, l'événement n'en est pas un, car il est expulsé dans les

contrées de l'amnésie comme défense contre l'innommable et l'irreprésentable.

On peut, plutôt que de parler d'amnésie, dire absence d'inscription mnésique si ce n'est que corporel inabordable, presque cellulaire. Ce n'est pas l'intersubjectivité, ce n'est même pas la domination de l'un par l'autre, c'est le maintien dans une injure qui cloue à jamais, une visée de destruction du vivant, du devenir permanent, de la fluidité. Le traumatisme ne peut même pas constituer un mythe fondateur d'origine d'une autre vie, il devient perpétuation de l'acte d'annihilation, le reproduisant en boucle de façon quasi hallucinatoire, répétitions qui sont comme des impossibilités de représentation en revivant éternellement le moment de l'effondrement (Winnicott, 1972). L'enfant est anéanti, pétrifié, sidéré, effondré. Hors de question de le questionner, et même de lui demander son ressenti, *a fortiori*, ce qui s'est passé car l'évocation est invocation d'un événement, irruption brutale de la mort, ou pire : de l'inhumanité, de la monstruosité impensable. L'effondrement, ce n'est pas seulement l'état de l'enfant lui-même mais aussi de son monde qui bascule lorsque le réel insoutenable vient d'un coup s'interposer entre la réalité familière et son corps à lui.

Parfois, l'attitude qui en résulte est au danger de tout contact avec autrui, surtout les adultes. Ce qui peut s'installer dans toute l'existence du sujet qui fuit toute relation, qui évite toute liaison affective. Se protéger est certes indispensable quand on a fait l'expérience d'une confiance trahie mais cela peut obérer une vie entière ainsi compromise.

Ces répétitions peuvent même s'agir en miroir quand la personne les pérennise en devenant elle-même ultérieurement violeur ou nymphomane par identification à l'agresseur (Ferenczi, 1932 ; Anna Freud, 1936).

Du black out au doute

L'enfant se protégera en s'efforçant de croire que ce qui a eu lieu n'ait pas eu lieu. L'entourage lui-même le nie souvent. Il finit par en douter car cela fait tellement effraction dans sa vision du monde mis en place à partir de ses expériences enfantines, encouragé par l'univers organisé autour de lui. Quand c'est (ce qui est fréquent) une personne de cet univers (qui par ailleurs tient des paroles tendres pleines d'amour) qui passe à l'acte,

que croire ? Qui croire ? Que comprendre de cette dichotomie entre le geste brutal et la voix qui veut rassurer, qui, le cas échéant, veut faire passer pour de l'amour – parental, voire amour de Dieu - ce qui est violation de l'esprit, de la chair, du corps et de l'âme. La mort est là sans aucun doute, la mort peut-être mais surtout, ce qui est plus terrifiant, la mise à mort, le meurtre, souvent même l'assassinat avec préméditation.

N'ayant pas l'expérience professionnelle des viols violents lors des situations de guerre, je suppose que la montagne de brutalité de soudards qui correspond à un ensemble homogène, cohérent, de négation de l'autre organisée, voire prescrite et revendiquée, est vécue autrement. Que cela s'accomplisse *a priori* (une autre ethnie ou une population considérée comme non humaine) ou dans la démonstration du viol lui-même comme destruction d'une humanité qui est par là traitée comme un animal.

Même chose lors des tournantes de jeunes filles réduites à l'état d'objets-déversoirs.

Opposition entre des paroles douces et un comportement sauvage dans les viols domestiques, et dans les viols collectifs, le mal assumé comme tel, déferlant et s'abattant sur un village, un peuple, une collectivité, une ethnie, un genre. Mais dévastation dans les deux cas, le second renvoyant à un collectif porteur de honte et d'infamie de la part de sa collectivité victime, alors que le premier, souvent incestueux ou équivalent, peut et doit être gardé secret.

Tromperie, mensonges, hypocrisie.

C'est donc ça, l'homme? Cette tromperie? Surtout si celui-là tient par ailleurs un discours d'amour parental, voire religieux. Les croyances en l'autre, voire en Dieu, se révèlent des leurres. L'imagination s'éteint devant le brut du réel pris pour la réalité vraie. Les regards de l'adulte vers l'enfant se révèlent ceux de la Méduse. Le sourire se transforme en rictus. C'est donc ça? La mère qui se tait, qui recommande de se taire, qui est complice? C'est donc ça l'humain? Ce faux derche? Ce sauvage? Cette révélation métaphysique de la vilénie de l'être humain?

Quoi qu'il en soit, rien ne peut plus être comme avant, tout s'écroule, l'artifice de la bonté du monde édulcoré à l'usage enfantin se retourne

en dévoilement généralisé de toute l'horreur cachée derrière les apparences, réduction à néant tant de l'enfant que de ce qu'il croyait être la réalité de son environnement, des êtres humains en général, et aussi de son identité.

Les signes sont ceux bien connus de ce qu'on appelle le stress post-traumatique, surtout si le viol a fait irruption imprévue, incompréhensible, inqualifiable (on ne peut le qualifier). Cela est variable bien sûr selon les personnes en présence tant du côté du violeur que celui de la victime, selon les personnalités, les circonstances, etc...

Remarquons que le terme stress ou *état de stress post-traumatique* a remplacé celui de *névrose traumatique* (Barois, 1988) qui aux oreilles des Américains sentait trop la psychanalyse. Du coup et conformément aux conceptions de Selye (Selye, 1950), cet état - terme juste car il n'est que peu évolutif - emprunte à la neurophysiologie plus qu'au psychologique.

La mort, non pas la vraie mort, mais la fixation dans une identité de violé-e coupable, qu'on prétend souvent même être auteur-e (ou à la rigueur co-auteur-e) de l'agression dont il/elle a été victime. L'autre nie, ou se justifie, bien des fois, il recommence, l'enfant en redemande, dit-on, c'est pour faire plaisir que l'agresseur agit, plaisir supposé de l'enfant qu'il lui fait connaître avant tout le monde, etc. Tous les cas de figure peuvent se rencontrer qui, soit l'érigent en faux sujet de sa violation : il/elle l'a cherchée, il/elle l'a provoquée, c'était son désir secret, il/elle y consentait sans oser le dire ; soit lui révèlent qu'il/elle n'est qu'une chose à traiter comme telle : c'est sa nature de fille, de garçon, d'infans, frappé-e dès le départ de la malédiction d'une appartenance à tel sexe, telle ethnie, telle religion autre, telle classe sociale, ayant telle couleur de peau. Voilà ce que tu es, ou plutôt voilà la démonstration que tu n'es pas, tu n'existes que comme l'objet du, des, violeur-s. Cela ne dépend même pas de toi mais de ta condition sous-humaine d'enfant marqué par un générique racial, social, physiologique dont tu n'es qu'un cas. Animal ne servant qu'à l'évacuation des pulsions animales de celui, de ceux qui les déchargent, qui les évacuent sur toi et dans toi.

Les premiers violeurs, familiaux ou en position d'autorité, étaient dans la schize de la relation plus ou moins teintée d'affect et un rapport

qu'on ne peut même pas qualifier de charnel. Les seconds, violences tolérées ou prescrites par leur culture, sont en phase avec ce que leur collectivité leur désigne comme des proies qui leur sont destinées à l'évidence.

L'inqualifiable?

Si nous venons d'insister sur le mot « inqualifiable », c'est bien pour souligner qu'aucun signifiant ne peut s'accoler au traumatisme violent, ce qui signifie que nos efforts vont être de rétablir la fonction signifiante qui, pour beaucoup, de Freud à Lacan, signifie mettre des mots, mais qui, pour nous, art-thérapeutes, consiste en images, expressions corporelles, allusions qui restent énigmatiques, mots aussi mais fictionnels, productions imaginaires, qui vont agir comme des associations libres qui resteront libres sans qu'il soit procédé à dévoiler ce à quoi elles réfèrent qui est trop brûlant, car les démons apparaissent lorsqu'on invoque leurs noms.

Il nous appartient de tracer un équivalent de « pentacle » protecteur, celui de la fiction et de l'imaginaire créateur qui reste imaginaire. L'art-thérapeute comprendra qu'il y a là de la symbolique et ce n'est qu'avec moult précautions que cela sera le cas échéant dévoilé, ou plutôt que cela se dévoilera parfois sans qu'on y pousse de façon trop volontariste.

Rappelons qu'en magie les pentacles sont des sceaux (formes géométriques, mots secrets, etc.) en rapport avec des réalités invisibles, que seul le magicien peut affronter. Ici, c'est l'art-thérapeute qui parvient parfois à comprendre quel démon a agressé son/sa patient-e, mais son rôle est avant tout de le neutraliser pour éloigner la magie noire qui a envahi celui-ci/ celle-ci, et le/la délivrer de son emprise.

L'important est la symbolisation, fût-elle énigmatique, et non son décryptage.

« L'aveu » de ce qui s'est passé dans l'ordre du réel, n'est pas central en art-thérapie.

De la même façon, il n'est pas indiqué de prescrire une fin heureuse aux fictions produites. Le respect des violences inventées aboutit tôt ou tard à leur résolution dans la fiction.

Redémarrer la temporalité?

Avec un enfant, cet être en devenir permanent, comment peut s'opérer la constitution

progressive de son identité si une expérience de néantisation l'envahit à jamais? Comment, malgré tout, intégrer dans une constitution optimum de la personne ce qui a voulu l'annihiler et nier sa temporalité comme si son identité se résumait désormais à un rôle de victime née de cet événement jouant comme une refondation de son existence arrêtée? Comment faire le deuil de soi-même mort au dynamisme de la vie, mort à l'estime de soi, dénié, anéanti?

Comment comme soignant, comme accompagnateur, redonner vie à ceux et celles qui ont été fixés dans une chosification, une dénégration ou un déni plus profond qu'ils/elles aient leur mot à dire, un désir propre, dénié ou falsifié. L'art-thérapie fera en sorte que la victime récupère son ex-istence, en avant d'elle-même dans un mouvement dynamique qui est la marque d'un être en devenir, en vie, en acte de vivre, en vivant comme gérondif, alors qu'il n'y a, ici, que transfixion à un temps immobile.

L'art comme restaurateur d'humanité

L'appel aux expressions artistiques est façon de redonner vie à ce qui avait été mis à mort, d'introduire de la temporalité dans ce qui s'était bloqué dans une répétition à l'identique du cauchemar du viol, cauchemar explicite ou résumé à une sensation d'épouvante, de menace vitale, de blessure dont on ne perçoit pas bien l'origine. Que le saisissement, la violence, le froid de la mort. Ou la non-vie, l'absence de vie, l'état zéro. Le monde réduit à une chose inerte. Glaciation. Chambre froide sous séquestre. Désaffection sans parfois même se rappeler les affects antérieurs.

S'adresser alors à l'art, la référence artistique, plutôt que l'abord direct qui réveille l'instant de la dévastation. L'expression artistique représente sans qu'on le sache. Et il faut d'abord ou tout du long qu'on ne le sache pas. Ce qui était informe peut prendre forme, forme expressive accompagnée jusqu'à création. Mieux : si les êtres humains se sont résumés à leur violence perçue comme leur Vérité Révélée (il y a là quelque chose comme la Révélation du Mal, du Démon au fond de l'homme), la matière artistique, elle, est une interlocutrice avec son tempérament. On est obligé de traiter

peu à peu avec elle d'égal à égale, quand elle impose ses lois, ses règles particulières, ses exigences, sa résistance, obligeant à son apprivoisement selon le mot du Petit Prince. Quand j'écris d'égal à égale avec la matière, voire d'égale à égal, c'est en la connaissant, en la reconnaissant, en se soumettant petit à petit à ses désirs, en ayant en quelque sorte une relation qu'on pourrait qualifier d'amoureuse intersubjective, voire parfois fusionnelle, que le pas de deux avec la matière artistique se met en place dans un espace restauré, un temps retrouvé, une humanité vive, un relationnel non dangereux, une imagination commune, un étayage réciproque, une tension vers une réalisation. Une affection.

Exemples d'enfants violentés

Un garçon victime d'abus sexuels par un cousin du côté du père, élevé par ses parents et considéré comme le fils aîné vient le corps raide de douleur extrême, quasi catatonique. C'est un de ses frères et non lui qui a fait le signalement. Un éducateur du foyer où il a été mis me dit devant lui ce qu'il sait (peu) des motifs de son placement. L'enfant sait donc que je sais. Je dis au garçon de 11 ans que je m'engage à ne pas en parler sauf s'il le désire, ce qu'il n'a fait qu'après un an et demi de travail avec moi. On a commencé par se voir tous les jours sans qu'il accepte la moindre expression. Je prenais acte de sa douleur et je compatissais. Il a commencé par faire des dessins au feutre noir d'animaux hostiles les uns avec les autres : bagarres à distance qui couvraient la page. Puis il a inventé derrière un castelet des histoires terribles de sorcières horribles, de « méchants-méchants » et de « gentils-gentils ». Il a ainsi inventé des scènes répétitives de violences que j'ai respectées, de confusions d'identités : une séance a marqué un tournant : le gentil se revêtant de la gaine du guignol du méchant pour faire peur. Ce déguisement a été heureusement dévoilé par un autre gentil qui a pu révéler que, derrière l'apparence du méchant, il y avait un gentil qui « voulait faire une blague ».

Cet enfant n'avait été cru que par sa mère car le père refusa de réaliser que ce cousin avait violé leur fils. Il a inventé la sorcière *Bronn Bronn* qui voulait envoûter toute la famille et fuyait lorsque depuis le public je prononçais

la formule magique que l'enfant me soufflait et qui faisait apparaître la bonne sorcière *Camomille*. Celle-ci embrassait les méchants, dont la marionnette père, et les transformait ainsi instantanément en gentils.

C'est ainsi que, de création en création, les histoires ont évolué réitérant les violences mais parvenant à les dépasser dans la fiction qui non seulement transformait le méchant violent mais, au passage, délivrait le père qui était lui-même menacé par les méchants-méchants (Klein, 2006).

C'est dans la continuité des scènes inventées qu'il a pu rejouer et conjurer les horreurs dont il avait été victime. Cela lui a permis de prendre une position active ou plutôt d'auteur de personnages en action. Le fait que son corps était dissimulé en bas du castelet lui a été profitable car il a agi par délégation aux marionnettes par l'intermédiaire de ses bras, de ses doigts, de ses mouvements, de ses mots.

Projection, y compris physique, d'un corps de souffrance à une effigie inerte brandie au-dessus de lui à qui il donnait vie...

J'ai accompagné un autre enfant, Bastien, 9 ans, dans l'invention d'histoires et de dessins. Ces inventions étaient proprement horribles et il n'était pas question pour moi de l'obliger à un *happy end* où un justicier tuerait le vampire. Déjà, la création par lui des fictions qui mettaient en scène, sans qu'il s'en rende compte, les horreurs endurées, suffisait pour introduire de la distance avec le personnage du vampire qui *brutalisait les enfants*. Il dira un jour que ce vampire était *possédé* par de la magie qui lui était envoyée, ce qui l'innocentait en attribuant sa conduite à une influence maléfique externe, comme il désirait sans doute innocenter l'oncle qui l'avait violé. Voici quelques-unes de ses imaginations :

C'est l'histoire d'un vampire. Il aime bien le sang et on a retrouvé des corps dans des caves ou dans les bois, découpés en morceaux. Il a des cornes. Il peut enfoncer ses cornes dans les ventres des gens. Sur sa langue, il y a du venin. Quand il embrasse quelqu'un, ça le tue ! Il est en train de tuer deux personnes parce qu'il a besoin de manger. Il a un chef qui le commande pour tous ces crimes. Le chef est un vampire à 3 têtes et 4 bras. Il habite dans un château souterrain. Son chef veut avoir la possession de la terre. Il tue les gens, il les mange

et il disparaît comme un fantôme.

Les dessins le montrent sanguinolent, la bouche toute rouge. Je fais semblant d'être impressionné : "Rien qu'à voir ton dessin, ça fait peur." L'enfant sait que je joue et, pourtant, il sait aussi que dessiner le monstre comporte des risques de le faire apparaître... Il accepte de jouer à me faire peur. Je marche à fond et nous en rions fort.

L'histoire s'enrichit quand une victime est nommée : il s'agit de *P'tit Loup* que l'ogre veut manger. L'ogre : *Il est dans mon ventre. Il est croqué.*

Je me permets d'intervenir : *P'tit loup, tu m'entends ? Tu bouges dans le ventre de l'ogre ?*

Bastien fait répondre à l'ogre : *Il est mort ! P'tit loup est mort.*

Compte tenu de deux mois d'histoires atroces répétitives, je me sens autorisé de poser maintenant la question : Est-ce qu'on peut faire quelque chose pour *P'tit Loup* ?, ce qui place l'enfant en créateur de l'histoire qu'il peut réparer à sa guise.

Bastien : *J'ai vu un gendarme qui passait par là.*

Il dessine le gendarme qui dit : *Je vais lui ouvrir le ventre, j'ai tous les outils qu'il faut. Ça y est, le voilà (P'tit Loup sort du ventre de la sorcière) Il est évanoui. Je vais mettre une grosse pierre dans son ventre (à l'ogre). L'ogre : Aïe mon ventre ! L'enfant commente : C'est lui qui est mort. Le gendarme : Je vais voir si P'tit Loup va bien. P'tit Loup : Merci, vous m'avez sauvé la vie. Le gendarme : Je fais ça tous les jours.*

Ne nous y trompons pas, cette séance a été suivie de bien d'autres avant que cet enfant ne sorte définitivement de ce qui avait risqué de le condamner à une survie marquée à jamais par cette nouvelle origine. L'art-thérapie n'est pas un remède miracle et il nous a fallu un an, à raison de rencontres hebdomadaires, pour mener à bien cette thérapie qui n'a jamais fait le lien pour l'enfant entre ce qu'il avait vécu et ses inventions conjuratoires du malheur qui pouvait marquer sa vie à jamais. Bastien a participé ainsi à sa propre reconstruction sans pour autant œuvrer dans le rappel de ce qu'il avait subi.

Deuil rétrospectif d'adultes

Exemple d'écriture d'une nouvelle trois

semaines après une représentation du *Théâtre de la réminiscence*, dispositif que j'ai inventé en continuité du *Théâtre Playback* de Jonathan Fox (Fox 1993) et Armand Volkas, qui consiste à proposer à quelqu'un de faire jouer un de ses souvenirs particulièrement forts à une troupe formée à cette technique. La personne ne revoit pas son souvenir mais se revoit dans son souvenir joué par des comédiens diplômés de l'INECAT formés à cette approche et formant la *Troupe de la Réminiscence*. Il est demandé d'écrire de la fiction, un conte, trois semaines après cette représentation toujours très émouvante. On peut deviner le souvenir traumatisant que cette personne nous a fait jouer.

Jeunes filles de pierre

Un jour, une jeune fille restée seule à la maison, reçut la visite d'un vieil oncle. Assis sur le canapé, l'homme fumait et parlait. La fumée entourait peu à peu la jeune fille d'un filet invisible. La pièce s'obscurcit.

La main de l'homme se posa sur elle. La main de l'homme cherchait à atteindre son sein.

Le temps se figea.

Elle se crispa, se rigidifia, s'emperra.

Quand ils rentrèrent, ses parents trouvèrent sur le canapé une statue de pierre.

Ils la déposèrent dans une grande pièce claire, au dernier étage d'un vieil hôpital. Autour d'elle, d'autres jeunes filles de pierre étaient entreposées là.

La porte se referma sur elles.

Une éternité plus tard, un oiseau se fracassa contre la vitre de la fenêtre, qui se fissura et tomba. Le silence murmurant des statues se suspendit, une battit des cils, le diaphragme d'une autre se souleva, on entendit venant de très loin un son sourdre des profondeurs empierrées, et enfler, vague terrible et folle, éclater aux lèvres des statues, et se déverser au dehors en jet de bile et de vomissures. Le flot s'échappa de la pièce par la fenêtre cassée et se répandit dans les rues. Le liquide monta de plus en plus haut et atteignit les étages supérieurs des maisons.

Les jeunes filles minérales quittèrent l'hôpital et la ville.

Puis la terre commença à boire, à s'imprégner de ce liquide. Les années passèrent, les rues furent à nouveau sèches.

Seulement, il y avait maintenant sur le sol une

croûte dure, noire, épaisse.

Conclusion

Le deuil de soi après violences sexuelles entraîne des défenses protectrices contre l'irruption au présent de l'offense, ce qui empêche tout travail du deuil : *La défense anti-deuil va recourir à deux armes de choix ; le déni et le clivage [...] Cette défense a des fonctions puissamment préventives, visant à éviter toute répétition de la blessure initiale; en vérité elle a valeur rétroactive car la blessure a déjà eu lieu: cette sorte de processus, où la brisure psychique est redoutée dans l'avenir alors qu'elle a eu lieu dans le passé, et sera donc "encryptée" répond bien à ce que décrit Winnicott à propos du breakdown.* (Racamier, 2016).

L'art-thérapie introduit de la temporalité dans ces deuils non faits, et gelés. Celle-ci se rétablit dans la continuité d'une séance à l'autre, dans la construction progressive de fictions qui font évoluer une trame narrative dans laquelle l'enfant ou l'adulte violenté dans son enfance projette d'abord les violences qu'il a subies en les faisant endosser par un personnage de l'ordre des méchants pour ensuite s'apercevoir que c'est lui comme auteur qui peut susciter un héros enfin vainqueur du mal, surtout si on a accepté dans un premier temps que celui-ci triomphe. C'est lui qui a pouvoir sur la narrativité, donc sur le temps qui se remet en marche.

Disons que le respect par moi des horreurs de fiction de ces enfants ou anciens enfants a permis que, d'une fois à l'autre, ils transposent leurs hantises dans des inventions de plus en plus résolutes. J'ai continué de les aider à se métamorphoser, tout au long de leurs parcours symboliques, de création en création, sans que je ne dévoile que c'est de leur histoire qu'ils ont bâti leurs fictions.

Le travail avec eux sur leurs productions imaginaires, sans décryptage de leurs significations inconscientes ni évocation insistante de la réalité vécue, a permis un déplacement sur des personnages terrifiants et amorcé des transformations imaginaires possibles du contenu premier.

Bibliographie

Barrois C., 1988, *Les névroses traumatiques*, Paris, Gauthier Villars.

Ferenczi S., 1933, *Sprachverwirrung zwischen dem Erwachsenen und dem Kind* ; 2004, *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*, Paris, Payot, coll. Petite Bibliothèque Payot .

Fox J., 1993, « *L'histoire personnelle mise en scène dans le théâtre Playback* » in Klein J.-P., *L'art en thérapie*, Marseille, Journal des Psychologues, p. 83-100.

Freud A. 1936, « *Identification avec l'agresseur* », in *Le Moi et les mécanismes de défense (Das Ich und die Abwehrmechanismen, 1936)*, Paris, PUF [1949], PUF 2001.

Klein J.-P., 2006, *Violences sexuelles faites à enfants*, Nantes, Pleins Feux.

Laplanche J., Pontalis J.-B., 1967, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF.

Racamier P.-C., 2016, *Le deuil originaire*, Paris, Payot.

Selye N, 1950, *The Stress of Life*, New York, McGraw-Hill ; trad. fse 1962, *Le Stress de la vie. Le problème de l'adaptation*, Paris, Gallimard, coll. L'avenir de la science.

Winnicott D. W., 1972 « *La crainte de l'effondrement* » (article non daté), *Nouvelle revue de psychanalyse* ; 2000, *La crainte de l'effondrement, et autres situations cliniques*, Paris, NRF Gallimard.

« Les opinions exprimées dans cet article n'engagent que leur auteure. »

LA JEUNE FILLE ET LA MORT

Françoise Arnoldi

Résumé Cet article raconte comment, à travers la fabrication d'une marionnette morte, Marie, jeune fille de 12 ans, a pu appréhender son entrée dans l'adolescence avec confiance et sérénité. Ce travail d'accompagnement a eu une résonance toute particulière pour l'art-thérapeute puisqu'elle lui a permis de se remémorer une démarche personnelle dans laquelle elle aussi avait fabriqué une marionnette morte.

Françoise Arnoldi est art-thérapeute intermédiaire, elle anime depuis plus de 30 ans des ateliers avec la marionnette comme médiation principale. Dès 2011, elle travaille comme indépendante à Nyon à « La Cabane des marionnettes ». Elle y reçoit des enfants en individuel ou en groupes ainsi que des adultes. Elle collabore régulièrement avec L'ATELIER (école d'art-thérapie à Genève).

De tout temps la marionnette fricote avec la mort. De retour du Festival Mondial des Théâtres de Marionnettes à Charleville-Mézières, j'ai pu une fois encore vérifier ce rapport intime qu'entretient la marionnette avec le monde de la Mort et de ses acolytes. J'y ai vu nombre de squelettes, ossements, fantômes, représentations de l'au-delà de toutes sortes. Comme si ces personnages et les histoires qu'ils nous content permettaient un accès particulier à cet univers inconnu et angoissant. Ils nous invitent à l'apprivoiser, le démystifier, le rêver, éventuellement à en rire...

La marionnette est depuis ses lointaines origines un objet religieux et magique, qui permet aux humains de communiquer avec les défunts ou de comprendre les desseins des divinités (Robert et Anne Cara, 2011 : 65).

Par essence la marionnette est un objet qui évoque la mort, elle est matière, seul le souffle du marionnettiste ainsi que le regard et la complicité du spectateur vont pouvoir la faire passer de cet état inerte à la vie, une vie feinte, certes, mais tellement réelle ! Notre capacité humaine à aller dans l'imaginaire et accepter l'illusion va pouvoir opérer ce mystère.

Seul être - avec le chaman ou le médium spirite - à posséder l'aptitude à circuler entre

l'état de vie et celui de mort... (Doc internet Pascal Le Maléfan, 2004 : 231)

Les ateliers d'art-thérapie par la marionnette que j'anime depuis de nombreuses années ont accompagné l'éclosion de fantômes, zombies, vampires, monstres archaïques émergeant de cet au-delà effrayant. Chacun avec son destin particulier et venant mettre en forme, un petit bout de l'histoire inconsciente de son créateur.



Le faucheur, marionnette d'un enfant de 10 ans

Parfois vient à naître...une marionnette morte, étrange paradoxe dans lequel la vie du personnage marionnette n'existe plus que dans l'imagination de son auteur. Pourtant cette expérience étrange peut amener à un cheminement intime très profond.

Situation clinique

C'est ce qu'a vécu Marie, jeune fille de 12 ans et demi au moment où elle décide de fabriquer une marionnette morte.

Au début de la prise en charge à *La Cabane des marionnettes*, Marie a 10 ans. Ses parents sont en cours de séparation, elle est fille unique. Les relations avec ses camarades d'école sont difficiles, elle n'a pas de réelles amies et en souffre.

Le projet est de lui proposer un espace d'expression pour déposer ses émotions et ses questionnements et pouvoir expérimenter des relations plus sereines avec ses pairs. Pour ce faire, Marie va rejoindre un groupe de trois fillettes de son âge.

Dès le départ Marie confie au groupe ses soucis, sa tristesse et son sentiment de solitude, elle se sent décalée, différente, n'arrive pas à se faire des amies. Elle écoute les autres filles du groupe, leur donne parfois des conseils judicieux ; on sent qu'elle réfléchit, qu'elle essaie de trouver du sens à ce qu'elle vit. Elle oscille entre une attitude de petite fille et de jeune fille sérieuse, mature.

Dans la création, Marie est déterminée, elle sait exactement ce qu'elle veut faire et où elle va.

Elle construit ainsi plusieurs héroïnes de livres ou de films pour adolescents (Susan la grande sœur de *Narnia*, Hermione Granger dans *Harry Potter*...).

Elle improvise des scénarios dans lesquels ces jeunes filles se rebellent, cherchent leur chemin propre.

Les mois passent, Marie grandit, son corps se transforme, des formes apparaissent, elle est soit très vive et bavarde soit silencieuse et sombre.

Un jour elle nous parle du film *Hunger Games*, une dystopie pour adolescents : *Chaque année, dans les ruines de ce qui était autrefois l'Amérique du Nord, le Capitole, l'impitoyable capitale de la nation de Panem, oblige chacun de ses douze districts à envoyer un garçon et une fille - les "Tributs" - concourir aux Hunger Games. Les Hunger Games sont un événement télévisé national au cours duquel les tributs doivent s'affronter jusqu'à la mort.*

L'unique survivant est déclaré vainqueur.
(Doc internet allociné)

Une scène l'a profondément touchée : une fillette de 10 ans, la petite Rue, amie de Katniss, l'héroïne du film, est tuée d'une lance dans le ventre pendant les fameux *Hunger Games*. Marie veut fabriquer Rue morte.

Les débuts de la création sont ardues, le modelage de la tête prend du temps, il y a de la tristesse, de la lourdeur dans ce travail. Le monde d'*Harry Potter* est bien loin, on se dirige vers un ailleurs, peut être les rivages de l'adolescence...

À la même période, la maman de Marie trouve un journal déposé aux WC (à son intention ?), dans lequel Marie y écrit ses idées autour du suicide. C'est aussi le moment où les parents décident de faire passer des tests à leur fille afin de déterminer si elle est à haut potentiel, ce qui expliquerait ce sentiment de décalage qu'a si souvent Marie.

Après quelques séances difficiles, la tête modelée est terminée, peinture, paillettes, cheveux très noirs, cils, les yeux de Rue sont fermés ; elle semble endormie.

Soudainement Marie est concentrée, elle suit son fil, la création s'accélère. Elle construit un corps, le remplit, coud des habits.

Il faut maintenant songer à installer cette marionnette morte. Je propose une planche, Marie la dépose et l'entoure de fleurs. Tout cela est réalisé avec beaucoup de soin et de délicatesse.

Finalement elle plante une lance dans le ventre de Rue et représente le sang autour de la blessure et sur ses mains.



Rue est maintenant terminée et prête à être présentée au public. Habituellement l'étape charnière entre la fabrication et le jeu passe par l'identification du personnage et une interview, ce qui bien sûr ne va pas être possible dans cette situation.

Je décide de théâtraliser malgré tout ce moment afin de poser la distance nécessaire à la parole.

Rue et Marie sont face au public, les projecteurs les éclairent.

Marie parle :

Rue avait 11 ans, elle était fille d'agriculteurs. Elle vivait dans un district de Panem. J'ai beaucoup pleuré quand j'ai vu le film, elle avait 11 ans, comme moi, c'était comme si je mourrais moi-même. Mettre des fleurs, c'est la rendre immortelle...

Marie se tait, j'invite le groupe à la parole.

Léa dit : *Cette marionnette évoque beaucoup de choses. Marie s'est donnée à fond dedans. J'ai l'impression qu'elle a donné plus que sur toutes les autres !*

Après un silence chargé d'émotion, Marie reprend la parole : *Je recevais des coups dans le ventre dans les relations, comme Rue a reçu une lance, mais aujourd'hui, je veux me battre !*

C'est un moment émouvant, intense, un instant d'éternité où la vie renaît, où la parole se faufile un passage à travers les méandres de l'indicible. La parole s'affirme, elle se pose comme une décision, un choix de vie : Mais aujourd'hui, je veux me battre !

La fin de l'année scolaire est proche, Marie va changer d'école, elle se réjouit. Elle prend alors la décision, avec ses parents, de mettre une fin à la prise en charge à *La Cabane des marionnettes* après deux ans et demi d'atelier.

Lors des dernières séances Marie est plus sûre d'elle, posée, ouverte. Elle a grandi, elle va vers son avenir avec sérénité. Tout naturellement l'atelier se clôt avec une petite présentation aux parents dans laquelle Marie expose ses marionnettes.

Résonnance avec l'art-thérapeute

L'accompagnement de Marie dans la fabrication et la mise en jeu de cette marionnette morte a eu chez moi une résonnance toute particulière.

Il y a quelques années, j'ai suivi une semaine de formation à l'art cru dont le thème était « Marionnettes petite scène ». Comme Marie j'ai eu un impérieux désir de créer une marionnette morte. Je me souviens de l'intensité de ce travail, de la couleur de cette peau morte, des mains croisées sur la poitrine, du velours rouge sur lequel mon personnage reposait. Plus j'avancais dans la fabrication, plus il me racontait son histoire, voici le texte que j'avais écrit pour lui :

Bartolomé est mort aujourd'hui...

Il est là tout froid tout raide tout mort... Comme une nuit sans fin, une nuit glaciale... Il aurait épousé Maria aux grands yeux noirs comme des étoiles profondes. Il l'aurait aimée passionnément, à la folie comme une brûlure...

Son gilet, son pantalon du dimanche, le nœud papillon gardé précieusement dans sa boîte en acajou pour le mariage de sa fille. Sa fille au bras, lui si fier, leurs pas résonnent dans l'église... Sa première née, et Maria qui pleure et lui si grand, si beau, si tendre.

Bartolomé est mort aujourd'hui...

Il aurait habité tout là-bas sur cette petite île du sud de l'Italie. Baleinier au grand cœur, chanteur d'opéra, embrasseur de vie et croqueur de lunes à belles dents. Au dernier moment il aurait épargné la baleine en lui chantant des airs de Puccini !

Bartolomé est mort aujourd'hui...

Magicien des eaux profondes, jardinier des mers... Il aurait tant aimé voir pousser ses petits-enfants, écouter au loin l'écho de leurs cris. On aurait tant aimé le voir devenir vieux, encore plus beau, encore plus tendre... !

Bartolomé est mort aujourd'hui !

Je compris peu à peu que j'avais eu besoin de donner un corps mort, un récit, à un frère

disparu dans l'océan Pacifique vingt ans auparavant et dont nous n'avions plus jamais rien su.

Par la suite j'ai construit un cercueil à Bartolomé et j'ai mis en scène son enterrement dans le cadre d'un petit spectacle intime.



Conclusion

Le corps mort de Rue ainsi que celui de Bartolomé, comme des cocons vides nous auront permis de récrire notre histoire pour continuer notre chemin...

(...) c'est la chenille elle-même qui sécrète la maison de sa métamorphose. Elle en devient prisonnière et s'y désintègre totalement jusqu'à ne devenir plus qu'une soupe d'acides aminés. Puis par une magie à chaque fois renouvelée, elle se recrée totalement pour s'en échapper complètement relookée. Finies la lenteur et la lourdeur de la chenille, elle n'est plus que légèreté, aisance, liberté.

(Cornelia Gauthier, 2008 : 198)

Peut-être aurais-je dû intituler cet article :
« La jeune fille et la Vie »?

Bibliographie

Cara R. et A., 2011, *Les arts de la marionnette 100 mots pour comprendre*, CRDP de Champagne-Ardenne, p. 65.

Gauthier C., 2008, *Sommes-nous tous des abusés, comprendre, détecter, soigner les abus par une approche psychosomatique*, Georg éditeur, p. 198.

Le Maléfan P., 2004, document internet, *La marionnette, objet de vision, support de regard, objet ludique, support thérapeutique*, p. 231.

<http://www.allocine.fr>

« Les opinions exprimées dans cet article n'engagent que leur auteure. »

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR

Sylvie Moser Schori

Résumé Après un diagnostic de cancer, je traverse les phases du deuil en conscience pour me donner la force d'affronter la réalité. La méthode Simonton (oncologue) et une formation en art-thérapie m'amènent à créer un conte de marionnettes et à le jouer, véritable catharsis du corps et de l'âme.

Sylvie Moser Schori a été architecte et urbaniste pendant trois décennies. Depuis sa maladie, elle est thérapeute Simonton et art-thérapeute.

Il y a 12 ans, un diagnostic de cancer a bouleversé ma vie. « Cancer, foutu », c'est avec ces mots qu'un de mes proches avait appris la maladie de sa femme. Pour moi, cela a été moins dur, mais j'avais tellement intégré ces deux mots que cette annonce était quasiment un verdict de mort, d'autant plus vu le degré avancé de la maladie. Un verdict injuste et définitif...

Les phases de deuil

D'après Elisabeth Kubler-Ross¹, les étapes d'un deuil sont le déni, la colère, le marchandage, la dépression et l'acceptation. Effectivement, j'ai passé par ces états d'âme, d'abord le déni, puis la colère, la révolte... avant de me remettre en chemin.

L'idéogramme chinois « crise » (*wei ji*) est constitué des mots danger et opportunité : une vérité peut-être, et, pourtant, quand on est dans la maladie, la douleur, les traitements, les effets secondaires, que son monde professionnel s'est écroulé, que son environnement social est perturbé, que le corps souffre, craque de partout, la notion de danger est évidente, celle d'opportunité est difficile à apprécier, pour utiliser un euphémisme. Les bons jours, cela ressemble à une vaste rigolade, les mauvais, à un cynisme insupportable.

Néanmoins... « Résigne-toi », m'a-t-on dit. Jamais, plutôt crever. Ce qui revient (presque) au même. Non, ne pas se résigner, mais entrer dans la colère, la révolte (« Pourquoi moi ? ». Ce qui sous-entend « Pourquoi pas un autre », avec la culpabilité qui découle de cette pensée), le marchandage « D'accord, mais avant je veux réaliser mon rêve... ». L'absurdité des explications et des statistiques :

- « Vous ne faites pas partie des personnes à risques, c'est incompréhensible. » Si c'est incompréhensible pour les médecins, qu'en est-il pour moi ?

- « Vous avez 40 % de chances de vous en sortir. »

- « Ah oui, 40 % de mon corps va vivre, et 60 % va mourir ? »

Toucher le fond de l'absurdité, du désespoir, des paroles qui n'aident pas, de la pitié qui fige dans le rôle de victime. Le médecin : ...- « Madame, voulez-vous survivre ? - Non, vivre. - Alors nous ne sommes pas d'accord », répond-il. Notre collaboration s'est arrêtée là. Vivre ? Qu'est-ce ?

D'après Einstein², il y a deux façons de voir la vie, l'une comme si rien n'était un miracle, l'autre comme si tout était miraculeux.

(Dictionnaire des citations, Le Monde.fr)

¹ Psychiatre helvético-américaine (1926-2004), pionnière de l'approche des soins palliatifs pour les personnes en fin de vie.

² Albert Einstein, (1879-1955), physicien, auteur des théories de la relativité restreinte en 1905 et de relativité générale en 1915, prix Nobel de physique. Pacifiste engagé, de nombreuses citations lui sont attribuées, sans citation de sources précises.

La traversée

Juste avant le diagnostic, j'avais commencé en France une formation en art-thérapie³, connaissance de soi-même et méditation, formation largement interrompue par ma fuite de l'autre côté du monde : seule, dans un pays dont je ne comprends ni la langue ni les codes de vie. Tout est étrange, incompréhensible, nouveau.

Tout est *tourneboulé* dans ma tête et mon corps. J'y rencontre des personnes extraordinaires et déroutantes, dé-routantes, dont un sage qui rayonne la paix et la sérénité tout en restant ancré dans le concret⁴. C'est là que je reprends pied, sur un autre rivage. Passer à travers, déchirer le voile, aller de l'autre côté du miroir... Sortir de la dépression pour aller vers l'acceptation, la reconstruction de moi-même : « Bon c'est ainsi, j'ai un gros cancer, j'en fais quoi maintenant ? » On peut traduire le mot *maladie* en *le mal a dit...* Il a dit quoi, ce mal? Que puis-je apprendre de cet exercice de la vie?

Car seule la confrontation avec mes blessures, seule l'effraction des placards – dans une souffrance qui somme toute n'est pas pire que celle que j'endure à enfouir et à nier! – sont en mesure de me délivrer.

(Christiane Singer, 2000 : 29-30).

Je rentre en Suisse, et je me confronte à la réalité. La formation en art-thérapie me porte; peindre, chanter, parfois danser, me nourrit. L'enseignante, une fée riante et profonde, le groupe me portent ainsi que mes proches, mes aimés. L'amour de mes proches me permet de transcender l'acceptation, d'aller vers l'accueil dans la gratitude de ce que j'ai, plutôt que la plainte et la tristesse de ce que je n'ai plus.

Je découvre en parallèle la méthode Simonton⁵, une véritable philosophie de vie et de joie, basée sur cinq piliers :

- Retrouver ce qui procure de la joie, de la plénitude, et le nourrir.

- Reconnaître ses besoins essentiels et chercher à les satisfaire.

- Reconnaître ses émotions et les croyances dont elles découlent et apprendre à les travailler.

- Se détendre, se relaxer, visualiser, pour faire l'expérience de la paix intérieure, retrouver l'harmonie et la force en soi.

- Identifier les sources de stress et apprendre à les gérer, pour amener plus de douceur et de joie dans sa vie.

Une autre fée⁶, rigoureuse celle-là, traque mes croyances malsaines, les laboure (par exemple, *cancer, foutu*) et m'apprend à les transformer en croyances saines (*le cancer peut être guéri, je me donne les moyens d'aller vers la guérison, et j'accepte ce qui vient...*). Par la visualisation, la persévérance, les prises de conscience de mes modes de réactions, ces croyances saines s'enracinent en moi et me libèrent de schémas de pensées malsains. Mes raisons de vivre... reprennent vie!

Je commence des cours de création et de jeu de marionnettes avec une troisième fée, une poétesse de la vie⁷. Cette fée se révèle être une marraine aimante, qui m'aide, me soutient même quand les chemins parcourus lui semblent vraiment étranges, et qui me conduit de fil en aiguille à modeler, coudre, peindre, donner vie à de petits personnages facétieux, farceurs, fabulateurs : de véritables face à face, miroirs à mille faces. Fabuleux ! Je vis un dédoublement entre mon corps douloureux qui subit et mon âme qui se nourrit de créativité, de joie et d'envie de vivre. Je transcende la réalité... Je vis mes rêves et rêve ma vie, je peux mettre en scène, en jeu, prendre de la distance : la marionnette se crée elle-même...

De l'autre côté du miroir

Il était une fois une femme, qui n'avait pas

³ Brigitte Sénéca, peintre et enseignante, a créé une formation d'art-thérapie dans le cadre de *Terre du Ciel*, peinture, danse, chant et méditation. <https://www.brigitteseneca-centredecreation.fr>

⁴ José Trigueirinho, maître spirituel, écrivain, 1931-2018.

⁵ Méthode fondée par le Dr. Carl Simonton, oncologue et radiothérapeute, pionnier dans les années 1970 du traitement psychologique du cancer, en accompagnement des thérapies conventionnelles. www.simonton.ch, www.simonton-atcss.ch

⁶ Inge Bergmeister, naturopathe et co-fondatrice du Centre Simonton Suisse, Lausanne.

⁷ Brigitte Shah, art-thérapeute et marionnettiste, créatrice de spectacles de marionnettes, Bevaix. www.marionnettes-brigitteshah.ch

enfanté, qui maintenant modèle un visage, un petit nez lutin, creuse de grands yeux émerveillés, ouverts sur le monde.

Elle, tellement amaigrie, va palper, toucher, soupeser et acheter des tissus soyeux, joyeux. Elle, qui ne se reconnaissait pas en tant que femme, coud sur le torse de la marionnette d'adorables petits seins, bien galbés, qu'elle met en scène par une robe empire.

Elle, incomprise de certains, transforme des bourgeons de lilas en racines de vie, les pieds nus sur la terre, les mains ouvertes à tout ce qui vient...

La belle femme libre, heureuse et sereine qu'elle rêvait de devenir!

De soirée en soirée, la marionnette invente son conte, elle vogue sur un arc-en-ciel, parle de ses espoirs, des couleurs de la vie, elle interpelle ses compagnes.

Quelle merveille de rêver, de créer, de modeler de la beauté, quelle joie!



« Reconstruction de l'image de la femme »

De retour à la maison, un autre personnage tourmente la femme, qui remodèle un visage, plus petit mais tellement sérieux, soucieux, anxieux, presque méchant à force d'être malheureux, culpabilisateur, un doigt vengeur, une main serrée sur sa rage, rogneux à en faire peur ! Vêtu de restes de tissus cousus avec plus d'impatience, d'une cape le protégeant de tout contact avec le monde, le saboteur fait une irruption tapageuse dans le conte. Exigeant, colérique, contrôleur, prenant beaucoup de place, il sait tout, dirige tout, dit : « Il faut », « Tu dois ». Toujours insatisfait, négatif, Tourneboule se montre enfin à visage découvert !



« Tourneboule le saboteur qui sait toujours mieux que les autres »

Alors, la femme se confronte à ses ombres, elle voit le saboteur, la dépression, la répression, le négativisme, la colère, la peur, et par-dessus tout cette tristesse sans fond !

Elle les a vus, visualisés, elle a aussi entendu les mots, le poids des mots, leur effet sur elle, les croyances malsaines, les maux qui en découlent...

Elle a entendu ses pensées, elle a pu en prendre conscience presque charnellement en voyant les marionnettes s'animer sur la scène, voir et ressentir ses émotions (é-mouvoir, ex movere, mettre en mouvement). Alors elle va puiser dans ses propres ressources,

s'enraciner dans cette belle terre, se rappeler la petite fille joyeuse et curieuse qu'elle hébergeait au fond d'elle-même!

Ainsi une nouvelle petite marionnette est née, très vite, coiffée par la fée sa marraine qui l'amène à l'hôpital : la *Petite Lucie* (lumière), pleine de joie et d'énergie de vivre. *Tourneboule*, le saboteur extérieur autant qu'intérieur, l'a entravée par la peur et la conformité. Démasqué, il perd son pouvoir maléfique et suscite la compassion. Il devient l'adversaire qui permet de se surpasser. D'autres personnages viennent habiter le conte, en particulier la louve et son petit, inspirés d'une rencontre avec un loup au Brésil, lors d'une méditation. Ce loup, ami sauvage, libre, loyal, rêvé maintes fois dans l'enfance, lui avait transmis le message : « N'aies pas peur. » La louve protectrice confronte la *Petite Lucie* à sa peur, à ses ressources, son courage, puis la reconforte, la rassérène : quelle tendresse, blottie dans les pattes de la louve ! Quel bonheur que les jeux espiègles avec le petit loup!

Centrée, enracinée, confiante, la *Petite Lucie* peut grandir, oser prendre sa place, devenir la belle femme qu'elle est, la *Grande Lucie*, dans la gratitude, la joie et la lumière. Celle-ci peut prendre dans ses bras la petite marionnette et le saboteur, pour co-crée sa vie.

Si la vie n'est qu'un passage, sur ce passage, au moins semons des fleurs.
(Attribué à Montaigne⁸).

De miracle en miracle

Un conte est né, illustrant tout ce processus de deuil, de transformation et de renaissance. Il a pu être joué avec une amie dans différents milieux, devant des soignants en oncologie, des art-thérapeutes, des proches, des amis ou des inconnus, des personnes en bonne santé et des malades.

Le travail avec les marionnettes a été l'un des outils de ma guérison. En les construisant, je me reconstruisais, dans la matière, tactilement, charnellement, ce qui pour moi a heureusement

complété le travail intérieur, la visualisation et la méditation. J'ai commencé plus ou moins par décrire mon passé dans le conte, puis j'ai perçu le pouvoir de re-création et d'objectivation de ce médium. Une phrase me trottait dans la tête : « Il n'est jamais trop tard pour avoir eu une enfance heureuse⁹. »

Quand une personne assez reliée m'a dit que j'avais tellement bien capté certaines énergies négatives en créant le saboteur, qu'il irradiait du négatif et que je devais le détruire ou au moins l'éloigner de chez moi, une partie de moi l'a cru et le saboteur a passé un certain temps caché dans le garage d'une fée. Puis, on m'a enseigné comment désenvoûter le saboteur, dans le but de ne pas le tuer ou le détruire, donc de rester dans la dualité. Ainsi, j'ai pu entrer pleinement dans le dernier stade du processus de deuil, qui va au-delà de l'acceptation : l'accueil, soit vivre en prenant en compte mes propres ombres, mon essence d'être humain ; ne plus stagner dans la nostalgie du paradis perdu, aller vers l'unité.

Comme l'enseigne la méthode Simonton : *Tout mettre en œuvre pour guérir, et accepter ce qui arrive.* L'intention transforme, l'acceptation ouvre la porte au lâcher-prise.

Au-delà de la création des marionnettes et du conte, les marionnettes continuent à m'accompagner, surtout dans des moments de vie très intenses, où elles me permettent de m'exprimer d'une autre façon que par le verbe.

Lors de la présentation de fin de ma formation en art-thérapie, j'ai dansé. Puis, en silence, je suis allée découvrir ma grande marionnette et, avec elle, nous avons ouvert les volets qui masquaient mes peintures : soulever le voile, aller vers une nouvelle vie, ensemble et dans la joie.

Lors de ma fête de guérison, un acte symbolique fort, la petite marionnette s'est blottie dans les pattes de la louve et la grande rayonnait de joie.

Un premier miracle est d'avoir commencé une formation en art-thérapie juste avant le diagnostic ; un deuxième, d'avoir osé

⁸ Michel de Montaigne, écrivain, philosophe, moraliste, homme politique, 1533 – 1592. Citation fréquente mais sans référence précise.

⁹ Presque le titre d'un livre paru des années plus tard en 2016, de Ben Furman, *Il n'est jamais trop tard pour avoir une enfance heureuse.*

prendre de la distance en partant seule dans un milieu complètement inconnu; un troisième, la découverte de la méthode Simonton ; un quatrième, la création des marionnettes et leur mise en jeu ; un cinquième miracle est l'écriture d'un conte, la possibilité de le jouer, pour partager autour de cette maladie qui fait si peur, de suivre ces marionnettes dans leur cheminement vers la légèreté, la joie et la gratitude ; un sixième d'avoir pu me former comme thérapeute Simonton pour servir ceux qui vivaient les mêmes bouleversements, « entrer dans le service » comme l'enseigne Trigueirinho ; un septième d'être en vie, de pouvoir témoigner, des années plus tard, de la force de l'espoir.

A mes proches, à toutes ces fées, à tous ces anges si humains qui m'ont fait des clin d'aires, qui m'ont aidée à transformer l'obstacle en flamme de vie, à l'art-thérapie, à la méthode Simonton, et aux marionnettes, va toute ma gratitude ! Je remercie aussi mon corps, qui à travers la douleur, m'a permis d'apprendre à surmonter la souffrance, à aller au-delà de mes peurs.

Seul celui qui a osé voir que l'enfer est en lui y découvrira le ciel enfoui. C'est le travail sur l'ombre, la traversée de la nuit qui permettent la montée de l'aube.
(Christiane Singer, 2001: 18).



« Réconciliation »

Bibliographie

Kubler-Ross E., 1975, *Les Derniers Instants de la vie*, Genève, Labor et Fides.

Kübler-Ross E. et Kessler D., 2009, *Sur le chagrin et le deuil*, Paris, Jean-Claude Lattès.

Seneca B., 2017, *La création met l'homme debout*, Gap, Le Souffle d'Or.

Seneca B., 2017, *L'enseignant du futur sera un Passeur de vie*, Chardenoux, A Ciel Ouvert.

Simonton C., Matthews Simonton St., Creighton J., 1982, *Guérir envers et contre tout*, Paris, Desclée de Brouwer.

Simonton C., Henson R., *L'aventure d'une guérison*, 1999, Paris, J'ai lu.

Singer C., 2000, *Eloge du mariage, de l'engagement et autres folies*, Paris, Albin Michel.

Singer C., 2001, *Où cours-tu ? Ne sais-tu pas que le ciel est en toi ?* Paris, Albin Michel.

Shah B., 2010, *Journal FIGURA de l'Association Suisse des Théâtres de Marionnettes / UNIMA, n° 63, Chaque personne est un monde en soi – la thérapie par la marionnette avec des adultes.*

Shah B., 2008-2009, *Journal AREAT Marionnettes et autres doubles, Des marionnettes et des contes qui comptent et qui content !*

Shah B., 2000, *Essai de présentation de la méthode – Ascona-Preis de L'Association Internationale Art Créativité Thérapie (AIACT), Les Marionnettes individualisées et la création du Conte personnel.*

Shah B., 1995, *Journal "FIGURA" de l'Association Suisse des Théâtres de Marionnettes/UNIMA n° 12, p. 23-25, Daniel en route vers lui-même - ou la transformation d'une souffrance en un conte personnel.*

TRANSFORMATION DE SOI DANS L'OMBRE DE THANATOS

Francis Loser

Résumé La présente contribution s'intéresse à interroger la question de la transformation et du suivi en art-thérapie en rapport à la notion de deuil entrevue de manière élargie. De fait, en plus d'une contextualisation des notions de deuil et de mort, les différentes réflexions présentées trouvent ancrage dans des situations qui relèvent d'une perte de repères due à la survenue d'une maladie telle le *burnout* ou le cancer. L'évocation du suivi de ces situations, traversées par la détresse, offre l'occasion d'interroger la posture professionnelle à tenir face à des patient-e-s qui sont confronté-e-s à une mort symbolique ou réelle. Les notions d'engagement et de présence à autrui sont mises en débat car elles occupent une place centrale dans ce type de suivi qui implique une transformation conjointe des thérapeutes et des patient-e-s.

Francis Loser est Dr en science de l'éducation, enseignant-chercheur à la Haute Ecole en travail Social à Genève. Il est également art-thérapeute (praticien ARAET) et a une pratique privée.

La thématique choisie pour le présent numéro de la revue ARAET-APSAT m'a d'emblée frappé dans sa formulation. Autant le mot deuil est associé à l'image d'un ciel plombé d'automne, du moins dans mon imaginaire, autant les termes de transformations ouvrent sur un espace dégagé où tous les agencements semblent possibles. Ces deux termes renvoient à des horizons de sens opposés, mais leur antagonisme me semble davantage symboliser l'image inversée d'une même réalité, à savoir le vivant qui fonctionne selon une double polarité.

Plutôt que d'être réduite à la seule image de perte et de fin, la notion de deuil se trouve ainsi traversée par l'idée de processus, ne constituant qu'une des étapes du vivant qui, par définition, est impermanence et transformation continue. Au-delà de son caractère dynamique, la notion de deuil sera envisagée dans les lignes qui suivent de manière élargie en s'appliquant autant à la perte d'un être cher, qu'à la perte de repères existentiels, qu'à la perte de certaines facultés liées à l'âge ou à la maladie. Par ailleurs, en lien avec mes interventions dans un centre d'oncologie,

il m'a semblé nécessaire d'inclure dans ma réflexion la question de la confrontation à la mort.

Dans ma contribution, je vais commencer par situer la question du deuil et de la mort par rapport au contexte socioculturel occidental, pour ensuite interroger le cadre de pensée implicite qui guide les soins et parfois l'intervention en art-thérapie. Dans un troisième temps, je vais présenter quelques illustrations qui témoignent d'un processus de transformation à la suite d'un ébranlement existentiel (deuil ou autre) pour en préciser ses implications en termes de suivi et de posture à tenir en tant qu'art-thérapeute. Enfin, dans ma partie conclusive, je propose quelques perspectives relatives à l'accompagnement des personnes qui sont de près ou de loin confrontées à la mort symbolique ou réelle.

Mort, deuil et rituels dans le monde occidental actuel

Pour appréhender la notion de deuil, il me semble important de contextualiser cette dernière en rapport à la mort en opérant un détour par

les travaux de chercheurs de différentes disciplines. Des auteurs comme Ariès (1977) nous ont habitués à l'idée que dans l'Occident actuel, contrairement aux sociétés traditionnelles familiarisées avec la mort, celle-ci serait devenue laide et sale d'où la tendance à la cacher. Pour sa part, Déchaux (2004) propose une autre lecture en n'opposant pas le déni à la familiarité, mais en considérant le couple ritualisation – déritualisation, perspective qui souligne l'importance revêtue par les rites et leur fonction sociale. En raison de l'effet rassurant des rites, qui permettent de contenir l'angoisse existentielle (Segalen, 1998), cette dimension rituelle me paraît centrale pour aborder la question du processus de deuil. Aussi, j'y reviendrai ultérieurement en relatant des suivis de personnes en art-thérapie. Face à la mort, les êtres humains auraient de tout temps montré un comportement ambivalent oscillant entre, d'une part, une attirance de par la curiosité qu'elle suscite et, d'autre part, un mouvement de rejet qui s'exprime par sa neutralisation (Jankélévitch, 1977; Déchaux, 2004). Cette ambivalence se trouve bien illustrée dans les résultats d'une enquête menée par Papadaniel (2013) auprès de bénévoles qui ont fait le choix d'accompagner les personnes en fin de vie. L'anthropologue note que, dans leurs discours, les bénévoles semblent pris par une forme d'enchantement ce qui les conduit avant tout à évoquer une situation palliative idéale où *la question de la mort reste en arrière-plan, l'enjeu principal étant d'attirer l'attention du patient, de le maintenir en éveil [...] et d'encourager, sans le forcer, un fils à rester aux côtés de son père.* (Papadaniel 2013: p. 63)

Pour appréhender la place de la mort dans notre monde occidental, il convient de considérer celle-ci à la lumière des représentations sociales qui entourent l'être humain. Ce sont les images de beauté, de jeunesse, de performance, de réussite qui alimentent l'imaginaire collectif, comme si l'être humain se trouvait continuellement animé par une force vitale qui ignore la fatigue, les passages à vide, l'angoisse, la déficience, les états de manque et, bien sûr, la mort. Face à cette vision prométhéenne de l'humain – cf. le mythe de la fontaine de jouvence, les tentatives scientifiques de prolonger indéfiniment la vie humaine, etc. – la mort et les situations de

vulnérabilité opèrent comme des repoussoirs.

Cette façon d'opérer un clivage entre la vie et la mort, ne rejoue-t-elle pas l'approche dualiste du monde occidental qui sous-tend l'appréhension de toutes questions selon un jeu de scission : corps-esprit, homme-femme, valides-personnes en situation de handicap, nature-culture, art-science, etc. La médecine elle-même ne semble pas échapper à cette logique puisque [...] *la représentation médicale du corps n'est plus solidaire d'une vision simultanée de l'homme* (Le Breton, 2013: 18). Dans d'autres termes, Kübler-Ross exprime la même préoccupation en demandant: *si la pratique de la médecine restera une profession humanitaire respectable ou si elle deviendra une nouvelle science impersonnelle servant plus à prolonger la vie qu'à diminuer les souffrances humaines* (1975: 19). Nous sommes loin de la mort envisagée comme ultime étape d'une vie par définition éphémère, ce qui nous contraint à devoir composer avec la douleur, la souffrance, l'angoisse, la révolte, le désespoir mais aussi avec l'amour et le pardon (Kübler-Ross, 1990). Le jour peut-il exister sans la nuit ? Les principes de vie et de destruction que sont Eros et Thanatos demandent à être ramenés à notre existence quotidienne qui s'éprouve aussi par le manque, l'ennui, la dépression, les frustrations et bien évidemment la maladie.

Mort, deuil et rituels en art-thérapie

Patrick Baudry nous dit que *ce qui est incroyable dans la mort, ce n'est pas la mort même, dont nul ne sait, sauf qu'elle conclut l'existence, mais l'onde de choc qu'elle produit, le ravage qu'elle actualise.* (Baudry, 2003, p. 481). Si l'annonce du décès d'un proche constitue une onde de choc, c'est aussi le cas avec l'annonce d'une maladie ou d'une déficience. Dans ces différentes circonstances, c'est la sidération qui est première avant que ne puisse s'engager un processus d'acceptation qui se passe en différentes phases (déni, chantage, colère, etc.). Mais être confronté à la mort d'un proche constitue une toute autre réalité que la confrontation à sa propre mort comme dans les situations des personnes qui luttent contre un cancer évolutif. C'est ce second cas de figure que je rencontre depuis que

j'interviens comme art-thérapeute dans un centre d'oncologie. L'ambivalence face à la mort, évoquée plus haut, m'habite pleinement quand bien même je suis contraint de la considérer de face. Celle des autres et la mienne, en miroir, condition *sine qua non* pour être en mesure de proposer un accompagnement en art-thérapie.

S'il est nécessaire de distinguer le deuil d'un proche avec la situation de personnes atteintes de maladie incurable, dans les deux cas de figure, il y a confrontation à une épreuve existentielle bouleversante où s'invite le mystère insondable de la mort. Et pour les art-thérapeutes, le point crucial est d'offrir aux personnes accompagnées un espace de parole et de création qui les sécurise tout en leur offrant des repères pour traverser l'épreuve à laquelle ils et elles sont confronté-e-s. Avant de passer aux illustrations issues de ma pratique et à la manière dont je m'y prends dans le suivi des personnes, il me paraît nécessaire d'opérer une dernière digression pour contextualiser la question des rituels qui offrent à mes yeux un ancrage majeur.

Les rituels funéraires traditionnels avaient une fonction de réassurance en réinscrivant la personne dans sa communauté, ce qui la contraignait à devoir se conformer à certains comportements dictés par la culture en échange du fait d'être entourée par toutes et tous dans un mouvement solidaire. Dans un monde en reconfiguration constante, à l'instar des autres institutions sociales, les cérémonies d'enterrement prennent aujourd'hui des formes diverses. Même lorsqu'elles se déroulent dans un lieu religieux, ces cérémonies sont personnalisées et suivent en cela les désirs des proches ou les volontés du mourant. On assiste ainsi à un mouvement d'intimisation du deuil (Déchaux, 2004) qui, comme le relève Martine Segalen (1998), est à mettre en correspondance avec l'actuelle manière de penser et d'organiser nos vies. Mais ce gain de liberté va paradoxalement de pair avec une dose d'insécurité. En se soustrayant aux contraintes institutionnelles, l'individu est appelé à assumer le poids et la responsabilité de ses choix et cela dans un monde en accélération (Rosa, 2014) où le deuil constitue

moins une douleur, une perte d'un être cher ou d'un statut, qu'un problème à régler au plus vite¹, ce qui reviendrait à réduire le deuil à un chagrin dont il s'agirait de prendre le contrôle. Dans ce monde de l'immédiateté, l'attente, la durée, le temps des processus n'ont plus droit de cité. Selon moi, il incombe à la thérapie d'inverser le mouvement en offrant un espace où les choses se posent, où le temps est ralenti afin de rendre possible le cheminement sensible indispensable pour voir émerger le sens au travers des mots et des créations.

Pour fonder une pratique en art-thérapie, il y a tout lieu de prendre en compte les éléments de réflexion développés ci-avant et plus particulièrement le contexte social dans lequel nos vies se déroulent. En effet, la tendance dominante actuelle est d'individualiser les problèmes sociaux, ce qui revient non seulement à une pathologisation du chagrin et des souffrances inhérentes aux passages existentiels, mais aussi une perte des repères du fait que ces derniers sont devenus de plus en plus flottants. Aussi, accompagner des personnes revient aujourd'hui à soutenir leur processus de transformation dans un monde en transformation. Si l'économie psychique de la personne est au cœur de la thérapie, cela n'exclut en rien qu'elle soit impactée par les déterminants socioculturels et politiques qui déterminent dans une large mesure les trajectoires de vie. Aussi, pour aborder la question du deuil et de la mort, dans ma pratique j'accorde une grande importance aux ressources de la personne en rapport à son environnement, son positionnement social en plus de ses croyances et de sa culture.

Toujours en lien avec les rituels, Patrick Baudry rappelle que la parole est fortement investie en thérapie alors que parler de sa souffrance et de son chagrin se fait parfois *au mépris du silence, qui constitue aussi la manière que les sociétés ont de faire place à l'inconnu, à l'invisible, à l'indicible* (Ibid., 2003, p. 481). Cette observation souligne, d'une part, l'importance que revêtent les rituels pour le processus de deuil et, d'autre part, la vertu cardinale du silence qui est précisément le discours principal des rituels (Gadamer, 1992; Loser, 2010).

¹ Selon le DSM V, le deuil deviendrait pathologie au-delà de deux semaines...

En rapport aux rituels, cette tension entre mise en mots et silence me semble centrale dans l'accompagnement thérapeutique. L'art-thérapie trouve ici pleinement sa place car elle permet aux patient-e-s de s'engager dans un processus créatif sans devoir constamment recourir à la parole car le corps en mouvement est aussi expression et activation du processus de transformation (Loser, 2010, 2014). Dans le cadre des ateliers, les rituels opèrent par ailleurs comme autant de repères sécurisants (rituel d'accueil, temps de parole, temps de création, temps de parole final qui peut être commué en un temps de contemplation silencieuse de la création en cours ou finalisée).

Thanatos et transformations au regard de personnes suivies en art-thérapie

Pour en venir aux illustrations pratiques, il convient de préciser que je ne vais pas évoquer des situations de personnes endeuillées par la mort d'un proche pour la simple raison que, durant mes vingt ans de pratique, ce type de situation n'a jamais occupé durablement une place prépondérante dans le processus de suivi thérapeutique, ni constitué un motif de consultation. Par contre, les situations de grande vulnérabilité, de même que la confrontation à la mort se sont souvent signalées dans le cadre de ma pratique.

Rituel de passage et mouvement de vie

La première illustration concerne une situation où l'élan vital se trouve brisé consécutivement à un épuisement total, mort autant symbolique que morale, somatique et sociale, qui se caractérise par un temps arrêté. Roberte, travailleuse sociale et mère d'une préadolescente, a fait appel à moi alors qu'elle était en arrêt maladie pour cause de *burnout*. Bien que suivie sur le plan médical, elle désirait pouvoir être accompagnée de manière individuelle dans le cadre d'un atelier d'art-thérapie afin de retrouver le chemin de la santé. Plutôt que de m'étendre sur son suivi qui a duré plus de deux ans, je vais revenir sur la question des rituels qui fait écho aux éléments de réflexion évoqués ci-avant.

Dans les premiers temps du suivi, j'ai un jour proposé à Roberte de tracer un cercle sur une feuille et ceci dans un mouvement continu. Dans un second temps, je lui ai demandé de

commencer à élargir son tracé pour ensuite revenir sur le cercle initial. Dans un troisième temps, je lui ai proposé d'explorer l'intérieur du cercle avant de revenir au tracé initial.

A son grand étonnement, Roberte a pu élargir le cercle, mais à aucun moment elle n'a été en mesure d'explorer l'intérieur de son cercle. A partir de cet exercice qui l'a profondément marquée, Roberte a ressenti l'envie de le poursuivre en se lançant dans une expérimentation en 3D, ce qui s'est concrétisé par la construction d'un cylindre en repliant une feuille cartonnée sur elle-même. Ensuite, elle a créé des structures cartonnées pour tenir lieu de fermeture aux deux extrémités du cylindre. Enfin, Roberte a rempli sa structure cylindrique d'une série de papiers de soie de différentes teintes. C'est alors qu'elle a été en mesure d'expliquer que le cylindre constituait pour elle son armure par rapport au monde environnant tout en précisant que les extrémités amovibles lui permettaient une ouverture sur l'extérieur quand nécessaire. Pendant son explication, Roberte a déposé son cylindre à la verticale et elle n'arrêtait pas de jouer à ouvrir et fermer la partie supérieure. Cette construction a non seulement permis à Roberte de se construire une protection symbolique, mais encore de pouvoir rendre visible le mouvement entre le dedans et le dehors, l'ouverture et la fermeture, nécessaire régulation qui lui a sans doute fait défaut jusque-là. Après cette étape significative, Roberte s'est lancée dans une nouvelle construction à partir d'éléments en carton qu'elle a couverts de peinture dorée et ornés de fils de raphia. Elle ne savait pas où elle allait, me disait-elle, mais peu à peu sa création a pris forme et, à son grand étonnement, une fois suspendue, sa construction s'est muée en une sorte de portique sous lequel elle pouvait passer. Précisons que la barre supérieure était peinte en rouge, alors que les parties latérales étaient respectivement colorées en blanc et en noir. De manière totalement intuitive, Roberte a construit un portique qui lui a permis de renouer avec les rites de passage avec les phases de séparation, de marge et d'agrégation (Von Gennep, 1909-2011). La phase de séparation d'avec la collectivité était symbolisée par son *burnout* et le retrait du monde qu'il a entraîné, alors que la phase d'agrégation était marquée par le passage sous le portique symbolisant son retour au monde des vivants. Entre deux,

c'est la phase de marge qui a trouvé place lors du démarrage de la thérapie. En jouant avec sa construction, Roberte ne jouait-elle pas sa sortie de la liminalité (Turner, 1977), situation d'entre-deux mondes, celui de la mort et celui des vivants ? Le passage vers le mouvement de vie interne s'est trouvé matérialisé dans cette installation singulière qui a fonctionné comme un objet rituel. Cette interprétation s'est confirmée par la suite car, à partir de ce jour-là, le processus de thérapie a pris une nouvelle direction, Roberte parvenant enfin à accéder à sa souffrance, inhérente à son parcours de vie, à sa relation aux autres et à son activité professionnelle. Parallèlement à ce travail d'élaboration de sa souffrance, Roberte a peu à peu appris à reconnaître ses émotions et ses besoins profonds, l'aidant en cela à s'épanouir et, surtout, à vivre avec les autres sans se mettre en danger par excès d'enthousiasme ou d'engagement.

Ce suivi appelle plusieurs remarques. Tout d'abord, les rituels de passage décrits ci-avant se sont inscrits dans le cadre ritualisé de l'atelier, chaque séance débutant et se terminant par un temps de parole. Par ailleurs, fidèle à une approche phénoménologique, à aucun moment je n'ai pris l'initiative d'instaurer les rituels de passage auxquels s'est invitée Roberte, portant l'accent sur l'observation de l'émergent (gestuelle, émotions présentes, actions accomplies, etc.) tout en faisant confiance aux ressources de la patiente et du processus de création qu'elle engageait sous mon regard. De fait, les rituels ont surgi en cours de création et c'est Roberte, en fonction de ce qu'elle ressentait sur le moment et le sens qui s'imposait à elle en cours de construction, qui en a été l'instigatrice. Dans ce suivi, tout porte à croire que les rituels sont non seulement inscrits au fondement de notre fonctionnement humain, suivant en cela une tradition profondément incorporée au gré de notre socialisation, mais constituent également des cadres symboliques que chacun-e est amené aujourd'hui à réinventer et à mettre en forme. L'art-thérapie dispose ici d'un outil d'intervention important puisqu'il permet de concilier une gestuelle ritualisée avec un travail d'élaboration par la parole.

Quand le processus créatif devient une ressource vitale

Dans l'illustration qui suit, il sera question du suivi d'Anne², personne d'une cinquantaine d'années dont la vie s'est trouvée fortement bousculée en raison d'un cancer du sein. La survenue de la maladie a constitué un choc en soi, mais l'impact s'est surtout fait sentir dans sa vie personnelle et professionnelle. Secrétaire de formation, Anne s'est peu à peu spécialisée dans le secteur de la décoration où ses compétences sont bien appréciées. Toutefois, la survenue de sa maladie l'a amenée à connaître une situation de chômage en raison de ses absences répétées. Redoutant une situation d'ostracisme dans un milieu où tout le monde se connaît, elle a préféré taire les raisons de ses absences répétées. Momentanément à l'assistance, cette situation l'a sérieusement affectée et elle ne savait pas comment lui trouver une issue favorable.

Nous avons fait connaissance dans une salle polyvalente mise à ma disposition dans un centre d'oncologie. Si j'évoque cette salle, c'est qu'elle a son importance : depuis les fenêtres qui ouvrent sur une cour intérieure, il est possible d'apercevoir une grande fresque murale abstraite composée par une série de touches de couleurs vives qui semblent en mouvement. À aucun moment les patient-e-s ne m'ont fait part de cette fresque, mais il se trouve qu'Anne l'a remarquée dès la première séance alors que je tentais de lui expliquer qu'en art-thérapie la notion de beau était secondaire et que l'importance était mise sur le sens et les sentiments suscités par les images créées.

Lors de la première séance, j'ai proposé à Anne de contempler des reproductions d'artistes, exercice qui l'a amenée à s'arrêter sur plusieurs images dont notamment une peinture abstraite de Vieira da Silva dont les structures évoquent une architecture ou une bibliothèque. Lors de la seconde séance, Anne est venue avec son téléphone portable pour me montrer une image qu'elle appréciait particulièrement. Il s'agissait d'une peinture abstraite, qui était accrochée sur un des murs de son appartement, qui évoquait une ville moderne (New-York?) dont les immeubles étaient figurés par des

² Tous les prénoms qui figurent dans le texte sont fictifs.

aplats de teintes pastelles jouant les unes avec les autres. Pour Anne il se dégagait de cette peinture une harmonie de couleurs qu'elle avait envie de reproduire avec les craies grasses posées sur la table devant elle. Dès qu'elle s'est mise au travail, Anne a évoqué le plaisir retrouvé de dessiner, gestuelle qui lui rappelait les coloriations de son enfance. C'est à cette occasion qu'elle m'a parlé de cette période de vie difficile pour elle puisqu'elle a été élevée par sa grand-mère, femme qui élevait seule deux enfants en plus de sa petite-fille tout en travaillant à l'usine. Ce contexte social explique sans doute pourquoi elle n'aurait pas su témoigner beaucoup d'amour à Anne malgré sa bienveillance. Un autre thème préoccupait la patiente, celui de son avenir professionnel. D'un côté, elle ne se sentait pas encore la force d'effectuer un travail de manière régulière et, d'autre part, elle avait peur de ne plus retrouver d'emploi en laissant passer le temps.

Le dessin terminé, le résultat n'a pas été à la hauteur des attentes d'Anne qui se réjouissait toutefois de poursuivre le processus nouvellement engagé. Lors de la troisième séance, Anne est venue avec une série d'étuis contenant différentes sortes de crayons et feutres qu'elle avait achetés au marché aux puces. Le mouvement qui animait Anne était intéressant à observer et ne se limitait pas à l'achat de matériel à dessin. De fait, lorsque je lui ai demandé si elle s'essayait à une pratique artistique chez elle, elle m'a avoué qu'elle n'avait pas encore trouvé le temps pour cela. Et pour cause, elle s'était lancée dans la transformation de sa bibliothèque, meuble divisé en petits compartiments pouvant accueillir des tiroirs cubiques noirs. Pour donner vie à cet ensemble, la patiente avait commencé par décorer les parties visibles des tiroirs en récupérant des tissus dans sa cave et au marché aux puces et en recyclant des parties d'habits ou de sacs publicitaires. Elle y travaillait pendant de longues heures, parfois tard le soir. Alors qu'elle me livrait tous ces détails, Anne était tout sourire et m'expliquait que l'idée lui était venue en regardant la fresque visible depuis sa place à l'atelier. Elle paraissait fortement habitée par ce projet qui la dynamisait et qui redonnait une structure à sa vie quotidienne. Ce jour-là, nous avons réalisé à quatre mains un dessin sur lequel figurait notamment un sapin qui a naturellement

émergé sous mon crayon alors qu'Anne venait d'esquisser une église. Des boules sont venues décorer l'arbre ainsi que des paquets placés à son pied. Cette production commune a permis d'évoquer les fêtes de Noël, occasion pour Anne de parler une nouvelle fois des blessures de son enfance.

La séance suivante, Anne est revenue en se plaignant de son état de santé et plus précisément des effets collatéraux de la chimiothérapie (jambes et genoux douloureux notamment). Elle se montrait une nouvelle fois inquiète quant à son avenir professionnel, cela d'autant plus que son assistant social la pressait d'introduire une demande de rente invalidité. Lui demandant ce qu'elle en pensait, elle m'a clairement avoué qu'elle désirait ardemment reprendre une activité dans la mesure où le travail a toujours occupé une place majeure dans sa vie quand bien même elle était seule en charge de l'éducation de ses deux fils. Pour elle, la décoration constituait bien davantage qu'un travail. Elle y voyait une philosophie de vie, un monde qui ouvrait sur l'esthétique, un monde de sensations qui autorisait le rêve. Durant cette séance, moins consacrée à son enfance qu'à son présent, nous nous sommes livrés à un nouveau dessin à quatre mains. A partir d'une sorte de petit meuble dessiné par Anne, la feuille s'est muée en une cour d'immeubles avec des gens aux fenêtres et aux balcons. Le tout a été complété par un piano et Anne a aisément trouvé le titre de la création : « la fête des voisins ». Si le dessin évoquait une scène joyeuse, il a amené la patiente à parler de son environnement social et de son cercle d'amis, situation bien moins gaie. De fait, Anne était assez seule dans la vie et elle venait de perdre deux proches, tous deux décédés après avoir lutté contre le cancer. L'une des personnes était une amie d'enfance qu'Anne a accompagnée de longs mois durant sa maladie. La seconde personne était un ami de longue date, bien plus âgée qu'elle, qui faisait un peu figure de père pour Anne. Profondément touchée par la fin proche de cet homme qui avait toute son affection, elle n'a jamais osé lui avouer qu'elle était elle-même concernée par le cancer. C'était la première fois qu'Anne avait l'occasion de mettre des mots sur cette série d'épreuves et de laisser monter en elle les émotions et les sentiments qui l'ont habitée pendant ces longs mois de

calvaire. Cette séance, en partie occupée à dessiner ensemble, m'a permis d'être présent aux côtés d'Anne pour la soutenir et l'aider à revisiter des pans douloureux de son histoire ancienne et récente. Lors d'une autre séance, Anne m'a avoué que les séances d'art-thérapie lui faisait du bien en raison de ma présence apaisante. La perception positive qu'elle avait de moi relevait du transfert et contre-transfert, mais le phénomène était sans doute soutenu par ma posture sensible aux codes de son milieu socioculturel.

A la séance suivante, Anne a démarré la séance en m'annonçant une bonne nouvelle. Un employeur chez lequel elle avait exercé une mission temporaire, l'avait recontactée pour lui proposer un emploi. Pour Anne, l'affaire était claire : « Lorsque que je vous ai parlé de mon assistant social qui veut me mettre à l'AI³, j'ai bien vu votre moue dubitative... vous aviez raison, vous m'avez porté chance ! ». Les autres nous placent souvent dans des positions inattendues, mais je n'ai pas réagi à la projection d'Anne si ce n'est en lui rappelant que ses compétences devaient sans doute y être pour quelque chose... A partir de ce revirement capital pour Anne, le processus de transformation auquel j'assistais depuis quatre mois s'est accéléré. Le moral en berne cédait du terrain et Anne a pris la décision de doubler ses séances de physiothérapie afin de retrouver son aisance au niveau de l'usage de ses jambes. Sur le plan de son organisation de vie, là aussi Anne était en train de mettre de l'ordre dans son entourage en prenant de la distance par rapport aux personnes qui s'accrochaient à elle sans rien lui apporter en retour.

Quand je repense à ces premiers mois de suivi d'Anne, l'essentiel de mon action semble s'être limité à l'écouter et à lui permettre de renouer avec ses émotions enfouies, notamment grâce à l'activité de dessin à deux mains. Le fait de proposer plusieurs fois de suite cette modalité m'a interrogé car cela ne cadre pas avec mes habitudes. Pourtant avec Anne, ce jeu s'est rapidement imposé comme une forme de rituel qui structurait les séances. Pour tenter d'expliquer ce phénomène, plusieurs hypothèses peuvent être avancées selon moi. Anne était peu à l'aise avec le dessin, mais

elle semblait apprécier ce jeu auquel elle se laissait volontiers prendre une fois l'activité démarrée. N'était-ce pas là une occasion de vivre une expérience relationnelle positive alors qu'elle venait de traverser une période de vie douloureuse dans une grande solitude ? De mon côté, j'avais constaté que la médiation par le dessin évitait à Anne de se perdre dans moult anecdotes ce qui était souvent le cas en début de séance. Durant les moments de dessin partagé, elle livrait des pans intimes de sa vie avec beaucoup d'émotions. A l'évidence, la médiation qu'offre le dessin activait favorablement le processus thérapeutique grâce au recours au langage symbolique. En effet, comment ne pas entrevoir des liens entre le dessin censé représenter la fête des voisins et son réseau social resserré suite aux décès survenus dans son entourage proche ?

Quand une maladie grave transforme le rapport à la vie

Dans la troisième illustration, il sera question de la mort ou plutôt de son ombre lorsqu'elle se fait fortement présente dans la vie d'une personne. De fait, je vais aborder l'accompagnement d'une femme, Camilla, originaire d'Amérique du Sud et installée de longue date en Suisse. Elle y était venue après ses études pour travailler dans une ONG. Depuis quelques mois, elle suivait un traitement contre un cancer au diagnostic incertain. Dans le cadre du suivi en art-thérapie, la peur, la détresse et le sentiment de solitude sont rapidement apparus comme des préoccupations majeures. Camilla éprouvait une crainte d'autant plus vive qu'il s'agissait pour elle de la troisième rechute après une quinzaine d'années de répit. Si le chemin à parcourir dans le cadre du traitement était balisé, à son propre étonnement, Camilla ne le vivait pas de la même façon que les fois précédentes. Les douleurs et les symptômes connexes étaient différents, mais également les sentiments éprouvés. Sans doute du fait de l'incertitude du diagnostic, l'esprit de lutte qui l'animait habituellement dans sa vie cédait place au découragement. Comment penser pouvoir vaincre la maladie alors que celle-

³ Assurance Invalidité.

ci s'est insinuée de manière sournoise dans le corps et que son éradication est aléatoire? Comme en témoignent la finesse de ses réflexions, Camilla s'est rapidement montrée à l'aise pour parler d'elle, de ce qu'elle éprouvait, notamment au niveau de sa féminité, élément dont nous avons bien sûr débattu puisque je suis un thérapeute homme.

Un jour, Camilla a évoqué les dilemmes auxquels elle était confrontée, révélant une nouvelle fois ses capacités réflexives. D'une part, elle se sentait prise en étau entre la baisse de moral éprouvée et la culpabilité d'éprouver ce sentiment qui n'allait pas contribuer à son processus de rétablissement. D'autre part, la patiente était confrontée, depuis les premiers épisodes de sa maladie, à une situation d'infertilité dont elle n'avait pas encore totalement fait le deuil. Le retour de la maladie a forcément réactivé cette souffrance. Pour le coup, la patiente se sentait écartelée entre plusieurs préoccupations qui ne la lâchaient pas.

Lors des séances de thérapie, contrairement à Anne, aucun moment de dessin à deux mains n'a trouvé place. De fait, Camilla avait besoin d'explorer seule l'espace de la feuille à l'aide de craies grasses. Elle affectionnait les mouvements en petits cercles concentriques légers dont elle recouvrait progressivement l'espace, changeant parfois de couleur. Dans chaque dessin, une grande forme circulaire occupait l'espace central alors que des figures plus petites, ajoutées en sa périphérie, formaient un contraste saisissant. Autant la partie centrale paraissait toujours légère, du fait de son exécution en cercles concentriques effectuée d'une main légère, autant les parties ajoutées dans l'après-coup semblaient faire tache – leur tracé ressemblait davantage à des coups de craie appuyés, hachurés et exécutés à la hâte. Alors qu'elle terminait son premier dessin, Camilla a soudain réalisé qu'elle venait de rendre visible sa maladie, les formes excentrées symbolisant à ses yeux les cellules malades. D'un geste vif elle a alors retourné son dessin qu'elle ne voulait plus voir.

Dans le dessin qui a suivi, Camilla a repris la même structure d'ensemble, mais la partie entourant le cercle central était cette fois réalisé dans le même style graphique donnant ainsi lieu à une harmonie d'ensemble. Cette fois Camilla était contente de sa réalisation qui, disait-elle, l'apaisait. Il est vrai que la séance avait débuté par un temps d'échange

durant lequel elle m'avait fait part de la colère qui l'habitait du fait de l'incertitude de sa maladie. Elle était bien entourée et son mari était attentionné, mais Camilla ressentait une forte solitude. Qui pouvait donc bien comprendre sa détresse ? Comment des gens qui ne partageaient pas son noir destin pouvaient-ils et elles saisir ce qu'elle vivait et ressentait ? Face à Camilla, je me sentais moi-même bien peu légitime en tant que personne pour accueillir sa détresse, mais mon statut de thérapeute a heureusement pallié cette faille. Toutefois, je dois bien reconnaître que le fait d'avoir pu accompagner mes deux parents dans les derniers moments de leur vie, expérience marquante s'il en est, a été une épreuve formatrice pour moi. Cette expérience existentielle m'a en effet procuré des repères et me permet en tout cas de parler ouvertement de la mort avec des personnes malades en soutenant leur regard.

Pour en venir à la question du processus de transformation personnelle, dans le cadre de ce suivi le changement s'appliquait avant tout au changement de regard que Camilla portait sur sa maladie et son rapport à la vie et à la mort. Bien qu'elle continuait à lutter contre sa maladie, Camilla a progressivement intégré l'idée de devoir se concentrer sur sa vie présente et de vivre pleinement chaque moment. Mais la philosophie du *carpe diem* est une pratique exigeante qui peut aisément s'effacer devant la détresse et les montées d'angoisse. C'est là que l'espace d'art-thérapie remplit à mon sens toute son importance pour les patient-e-s. A l'atelier, Camilla pouvait y retrouver un peu de sérénité en y exprimant librement ses détresses sans insécuriser son entourage.

En conclusion

Comme cela apparaît dans les illustrations choisies, ces suivis sont traversés par la détresse humaine et, en tant qu'art-thérapeute, cela m'a amené à accepter d'être confronté à ma propre vulnérabilité. L'exercice n'est pas aisé car, sans une vigilance de tout instant, les défenses font rapidement leur apparition et empêchent de rester authentiquement engagé face à autrui. Dans les processus de reconstruction de soi, comme dans l'exemple du suivi de Roberte ou d'Anne, la tâche se fait plus aisée, mais nécessite néanmoins un

engagement authentique sur la durée et une réflexion en supervision dans l'après-coup. Dans la situation de Camilla, en plus d'un engagement total, ce type de situation m'a demandé de revisiter ma tendance à vouloir sauver l'autre au profit d'un accompagnement focalisé sur la présence dans l'ici et maintenant. Comme le relève Yalom, thérapeute américain parfois confronté à des patients ou patientes en phase terminale, il est possible d'apporter à ces derniers et à ces dernières beaucoup, même le temps d'une brève consultation (2015: 194-195). Pour le thérapeute, cela revient à se confronter à la mort car : (...) *penser à la fin qui nous attend nous permet de vivre le présent plus intensément (Ibid., p. 45)*. Etre mis face à sa propre finitude est une épreuve en soi que l'on cherche à éviter dans la vie courante, mais qu'il est nécessaire d'affronter face à un-e patient-e en détresse, surtout placé-e face à l'indicible. Dans les accompagnements que j'ai menés, j'ai parfois été profondément affecté ou chamboulé dans mes repères, épreuves qui m'ont transformé et qui m'ont amené à me sentir, de façon assez paradoxale, profondément vivant.

Bibliographie

- Ariès, P., 1977, *L'homme devant la mort*. Paris : Editions du Seuil.
- Baudry, P., 2003, *Travail du deuil, travail de deuil*. S.E.R Etudes, 11, Tome 399, 475-482. Récupéré le 14.09.2019 de <https://www.cairn.info/revue-etudes-2003-11-page-475.htm>
- Déchaux, J.-H., 2004, *La mort n'est jamais familière : Propositions pour dépasser le paradigme du déni social*. Dans : Pennec S.(Dir.), *Des vivants et des morts, des constructions de « bonne mort »*, 17-26. Brest : Université de Bretagne occidentale.
- Gadamer, H.-G., 1992, *L'actualité du beau*. Aix-en-Provence : Alinea.
- Jankélévitch, V., 1977, *La mort*. Paris : Flammarion.
- Kübler-Ross, E., 1990, *La mort, porte de vie*. Paris : Editions du Rocher.
- Kübler-Ross, E., 1975, *Les derniers instants de la vie*. Genève : Labor et Fides.
- Le Breton, D., 2013, *L'adieu au corps*. Paris : Editions Métailié.
- Loser, F., 2014, « Les ateliers de création : une expérience à la croisée de l'esthétique et de l'altérité », *Revue Vie sociale*, 2014-1, 81-100.
- Loser, F., 2010, *La médiation en travail social : enjeux et pratiques en atelier d'expression et de création*. Genève : Editions ies.
- Papadaniel, Y., 2013, *La mort à côté*. Toulouse : Anacharsis Editions.
- Rosa, H., 2014, *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*. Paris : La Découverte.
- Segalen, M., 1998, *Rites et rituels contemporains*. Paris : Editions Nathan.
- Yalom, I., 2015, *Créatures d'un jour*. Paris : Galaade Editions.
- Turner, V., 1990, *Le phénomène rituel : structure et contre-structure : le rituel et le symbole : une clé pour comprendre la structure sociale et les phénomènes sociaux*. Paris : PUF.
- Van Gennep, A., 1909/2011, *Les rites de passage : étude systématique des rites*. Paris : Picard.

Image de Couverture

Artiste: Alexia Pollaci
peinture acrylique
40/50 cm

Cette peinture fait partie d'une série d'œuvres réalisées par Alexia Pollaci en vue de son travail de maturité. Chacune exprime par des lignes et des couleurs les pensées et les sentiments de personnes souffrant du cancer. L'argent récolté lors de leur vente a été versé à la ligue jurassienne contre le cancer.

Image Editorial

"Design Background"
Par Goss Vitalij
Fichier Adobe Stock no. 184905552 (acheté, libre de droit)



L'Association Romande Arts, Expression et Thérapies

regroupe plus d'une centaine de membres répartis en 3 catégories professionnelles:

- Les art-thérapeutes
- Les animateurs d'ateliers d'expression
- Les psychothérapeutes expressifs

L'ARAET s'engage à:

- garantir la qualité de la formation continue des professionnels de l'interface, en partenariat avec l'ASCA et l'Oda ARTECURA
- permettre l'échange entre professionnels
- rendre visible et promouvoir l'activité de ses membres professionnels via son site internet **www.araet.ch**

L'art, une faille dans la catastrophe

P. Alechinski



Association Professionnelle Suisse des Art-Thérapeutes

L'APSAT rassemble des art-thérapeutes professionnels diplômés et en formation.

Elle a pour but de défendre le titre d'art-thérapeute pour ses membres, leurs intérêts et s'engage à donner à l'art-thérapie la qualité de discipline scientifique. Elle travaille à la reconnaissance de la profession d'art-thérapeute.

www.apsat.ch

La commission accueille vos propositions de thèmes pour le prochain numéro ainsi que tout commentaire éventuel d'ici au 15 janvier 2020 à:

journal@araet.ch